



 **24 heures**  
Parcours sanaani

 **les gens**  
Portraits de Yéménites



SELECTIONNEZ UN  
PARCOURS POUR  
COMMENCER

Océan Indien

 La vieille ville de Sanaa  
Patrimoine mondial de l'UNESCO

 Le chant de Sanaa





# Portraits

## Rouweida Al-Haj



### Chanteuse totalement adenie

Rouweida nous reçoit dans l'appartement qu'elle partage avec frères, sœurs et parents. Sous le regard protecteur de sa mère et de sa sœur, la jeune femme évoque longuement son métier. Son récit achevé, de sa voix douce et gutturale elle entonne dans le grand séjour familial un classique d'Oum Kalsoum. Une nature de chanteuse. Rouweida est une fausse timide est une vraie artiste. A l'entendre évoquer son parcours, se dessine une passion pour la chanson tissée dans les fils d'une longue histoire familiale.

Dans un pays où la musique est profondément ancrée dans la tradition, mais où des pans entiers de la société portent un regard très sévère sur cet art, jugé contraire à l'islam, s'engager dans cette voix relève d'une vraie vocation, et non d'un simple rêve de jeune fille : « La majorité des habitants du quartier sont des Bédouins et ils n'apprécient pas du tout d'avoir une chanteuse – ils disent danseuse – comme voisine. Pour eux, je suis le diable. Au quartier Crater, où j'habitais avant, les vrais Adenis apprécient beaucoup ce que je fais. Car Aden est une ville ouverte ». Rouweida évoque avec spontanéité la passion qui l'habite depuis son plus jeune âge : chanter, d'abord à l'école, puis dans les mariages, où le micro finissait toujours par atterrir dans ses mains. Ma famille m'a poussé à aller plus loin. « J'ai débuté il y a deux ans, dans le cadre d'un concours organisé par la chaîne Aden TV, « Les Stars du chant », à l'occasion de l'anniversaire de la grande chanteuse Amal Kawdl. J'ai gagné parmi quatre candidates invitées à interpréter ses morceaux ». Les références musicales de Rouweida font l'impasse sur les grandes tendances de la pop internationale. « Ce qui marche au Yémen, en ce moment, ce sont les chansons bédouines, mais moi je n'aime pas. Je suis connue pour la chanson adenie, et j'ai élargi mon répertoire à la chanson hadramite et sanaanie. J'ai une grande admiration pour la chanson égyptienne, Oum Kalsoum en particulier, mais aussi Abdelhalim, et le Syrien Farid Al-Atrash, ainsi que pour les Yéménites Mohammad Murshid Najji et Mohammed Saad Abdullah ». Comme tout interprète, Rouweida essaye de revisiter ce patrimoine musical en lui apportant sa touche personnelle. Elle chante régulièrement à la télé, pour la fête nationale ou à l'occasion de commémorations, et participe à des festivals. « J'ai fait une tournée au Yémen, en avril 2004, avec des musiciens de jazz français(1). On a essayé de faire un mixte européen/yéménite, et c'était assez réussi ».

Si elle a renoncé aux fêtes de mariage, qui sollicitaient trop la voix, et refuse de se produire dans les clubs des grands hôtels « très mauvais pour l'image, au Yémen », Rouweida ne vit pas encore de la musique. Il lui faut d'abord être connue, en éditant des CD et en produisant des clips. Mais l'industrie musicale yéménite, qui compte environ cinq maisons de disque, n'est pas à proprement parler à la pointe de l'avant-garde. Rouweida estime qu'il est quasiment impossible, pour un chanteur yéménite, de vivre de son art. La distribution en est à ses balbutiements, les droits d'auteur ne sont pas reconnus, et le pays n'a pas encore adhéré à l'Organisation mondiale du Commerce. « J'ai refusé de signer un contrat avec une maison de disque yéménite, car elle voulait une exclusivité pendant deux ans, avec moi-même et ma sœur ». Son disque, elle l'a donc enregistré en studio, avec un ministre d'Oman, à Mascate. Rêve-t-elle d'une carrière internationale, dans le monde arabe? « Inch' Allah ! ».

Pour l'heure, la jeune chanteuse adenie s'attache à un nouveau projet. Jusqu'à présent, elle s'est contentée d'interpréter des classiques de la chanson arabe, mais après essayé plusieurs fois en vain d'écrire d'elle-même ses textes et ses mélodies, sa mère lui a composé deux chansons qui n'ont pas encore été enregistrées. Restée silencieuse depuis le début de la conversation, celle-ci prend la parole : « Ce sont des chansons sur l'amour, et sur la vie au Yémen. La première raconte un chagrin d'amour, et l'autre évoque la

trahison des gens ». A demi-mot, l'on devine une blessure interne longtemps enfouie, jamais refermée. D'ailleurs, cette femme au visage en partie masqué par un voile et de grandes lunettes l'admet sans détour : « La voix de ma fille, c'est un peu ma voix. Elle dit ce que j'aurais aimé dire moi-même. J'écris aussi pour mon autre fille, qui chante également ». Bien plus qu'un soutien, Rouweida a trouvé en sa mère une source d'inspiration.

(1) Le percussionniste Bastien Lagatta et le pianiste Loic Dequidt.

## Hamid Al-Gashelah



### Danseur jusqu'au-boutiste

Hamid Al Gashelah est une vedette en son pays. Chaque vendredi, il gravit une petite colline rocailleuse et nue, située à une vingtaine de kilomètres de la capitale où, deux heures durant, il danse et chante pour son propre plaisir, mais aussi celui des cohortes de convives de multiples mariages qui viennent ici prolonger les festivités. L'homme a déjà à son actif un film réalisé sur lui ainsi que plusieurs tournées à l'étranger. Personnage facétieux, au physique tout en rondeur, et arborant un sourire à la Louis de Funès, Hamid Al Gashelah est un concentré d'énergie pure, doté d'une voix tonitruante. Retranscription, telle quelle d'une rencontre avec un personnage inclassable qui n'aime rien tant que s'amuser et dérouter ses interlocuteurs. Quand le jeu des questions-réponses atteint ses limites...

Danse de mariage par excellence, la Bara consiste en une ronde comprenant de 2 à 20 danseurs, où les hommes tournent aux rythmes des percussions, en simulant parfois un corps à corps avec leur Jambiya. Chaque tribu, voire chaque village, interprète sa propre Bara, qui constitue ainsi un signe de distinction très fort entre tribus des hauts-plateaux du Yémen. Maître incontesté de la Bara, Hamid Al Gashelah apparaît tout désigné pour nous dévoiler les secrets de sa danse. Après deux heures passées sous le soleil, à se dépenser sans compter, le visage rougi de chaleur, il ne ressent pas le besoin impérieux de se désaltérer, et décline un verre d'eau. Tandis que nous tardons à prendre place à l'ombre d'une tente, il nous scrute d'un air sévère et absent, et puis soudain fait retentir un bruit de canard. L'explication tombe de la bouche de notre interprète : « Il ne comprend pas ce que vous dites, alors il invente un langage ».

Quel est votre secret pour danser deux heures sous un soleil tapant, sans ressentir la fatigue ?

Je mange du miel, c'est le secret de ma force. Plus je danse, plus ça me donne de l'énergie.

La chorégraphie est-elle totalement improvisée, ou bien réglée à l'avance ? Et que signifie la pique dans les fesses de votre comparse, avec votre jambiya ?

Si je ne danse pas le vendredi, je suis malade. La danse est le meilleur des sports. Le couteau, c'est parce qu'il ne dansait pas correctement, son rythme était trop lent. En gros, ça veut dire : « dépêche-toi ! ».

Comment se déroule la danse, et qui participe, les convives du mariage ou seulement des danseurs professionnels ?

Il y a mon comparse habituel, un voisin, qui fait un peu office d'assistant. J'ai beaucoup d'assistants, mais je danse avec lui régulièrement. Quant aux autres, ce sont des amis du mari. L'année passée je suis allé danser en Jordanie, où j'ai représenté le Yémen.

Vous faites-vous payer votre prestation ?

J'ai reçu beaucoup de distinctions, de cadeaux, de photos, de la part de ministres, mais aussi de délégations étrangères. Pour un mariage, je ne me fait pas payer, mais s'il s'agit d'un spectacle organisé pour des touristes, par exemple, je me fait payer. Je danse pour le plaisir, pas pour gagner de l'argent. Je danse avec mes voisins, mes amis, mes assistants... pour faire la fête.

Votre dépense d'énergie est évidente dans la danse, mais il y a aussi beaucoup de joie de vivre, que traduit-elle ?

Danser me met en joie, j'adore ça. J'ai commencé à l'âge de deux ans et je continuerai jusqu'à mon dernier souffle. Ca me donne beaucoup d'énergie. Pour moi, le danseur est un peu comme un cheval.

Que faites-vous le reste de la semaine, quand vous ne dansez pas ?

Quand il y a un mariage, on me téléphone pour venir. C'est toujours le lundi ou le vendredi. Le reste du temps, je construis des maisons et je taille des pierres. Je fais un peu tout à la fois.

Pourquoi ce lieu est-il si populaire pour les mariages ?

Parce que l'endroit est beau, qu'il y a une belle vue. Petit à petit c'est devenu une tradition. Certains viennent même de la banlieue de Sanaa, à 15 km. Vous les avez certainement croisés sur la route. Et à chaque fois, je suis invité à participer à la fête !

## Obna, Umaia et Amal



### Trois étudiantes à Sanaa

Dans les jardins du centre culturel français de Sanaa, rencontre improbable avec Obna Ali Bachir, la Jordanienne (24 ans), Umaia Awad Hassan, la Soudanaise d'origine yéménite (20 ans) et Amal Aly Mansour, l'Égypto-yéménite (23 ans), des Sanaanaises d'adoption unies par leur attirance pour la langue française. Un choix de raison autant que de cœur. Les trois jeunes femmes parlent d'une même voix de leur vie à Sanaa, livrant un regard à la fois décalé et sans concession sur la capitale yéménite.

Beaucoup plus intéressée par la ville moderne que la vieille ville où elles ne se sentent pas à leur place et où elles n'ont quasiment jamais mis les pieds depuis sept ans qu'elles vivent ici.

Vous qui avez vécu dans d'autres pays arabes, que notez-vous de spécifique dans la pratique de l'islam à Sanaa ?

- Les Sanaanis se comportent de manière très religieuse à l'extérieur. Ils se lèvent très tôt et observent les coutumes et les traditions. Mais beaucoup de choses sont définies par la tradition, et non par la religion. C'est la mentalité locale.

- En Jordanie, ceux qui portent le voile le font par religion, mais ce n'est pas forcément le cas au Yémen, car ici toutes les filles sans exception portent le voile. Ca n'est pas le cas en Jordanie, ni en Syrie.

- Le plus important, c'est d'observer la tradition. Peu importe si l'on n'est pas croyant. Ca n'est pas un problème du tout. Moi je porte le voile, mais en même temps, je fais des choses qui ne sont pas forcément en accord avec la religion. C'est l'apparence qui compte.

- Oui, et puis il y a des gens, comme moi par exemple, qui le portent uniquement pour éviter les problèmes. Car sinon il arrive que l'on se fasse insulter.

Avez-vous observé la même réalité dans tout le pays ?

- Non, je pense que dans le sud, l'occupation anglaise a beaucoup influencé les mentalités. A Aden et à Taez, les gens sont plus ouverts et plus libres, même si là-bas aussi, on porte le voile. En général, on considère que les Sanaanis sont plus riches, plus prétentieux, et plus conservateurs que les Adenis.

L'image de Sanaa a-t-elle changé ces dernières années ?

- Du point de vue économique oui, on sent des évolutions, mais du point de vue de la culture et des mentalités, non. C'est ça le problème.

- Oui, mais le Yémen est maintenant plus connu dans le monde, du point de vue économique et architectural.

- C'est un pays qui se transforme rapidement. Il y a sept ans, quand nous sommes arrivées, il n'y avait pas tout ça, ces lieux pour faire du sport, ni tous ces restaurants... On rencontre désormais beaucoup d'étrangers, des Français, des Américains... Le pays est aussi plus connu dans le monde arabe, l'Égypte notamment.

Vous n'imaginez pas votre avenir à Sanaa ?

- Moi je vais partir.

- Moi aussi. Je cherche à avoir une bourse pour aller en France. Je suis en quatrième année mais je n'ai pas réussi à en avoir une cette fois-ci. Je vais réessayer et si ça ne marche pas, je pense aller en Égypte.

- C'est une question très difficile pour nous, car on nous considère comme étrangères. Moi, ce qui m'intéresse, en tant que jordanienne, c'est comment faire progresser la Jordanie ?

Vous pensez que les Yéménites que vous connaissez aspirent aussi à vivre à l'étranger s'ils en ont les moyens ?

- La plupart des filles aspirent à se marier et à fonder une famille. Pour les garçons, oui, ils veulent partir à l'étranger.

Est-il possible pour les femmes de concilier une vie professionnelle et une vie familiale ?

- Oui, ça se fait, mais la plupart des hommes ne souhaitent pas que leur femme travaille. Ils veulent qu'elle reste à la maison et s'occupe des enfants. C'est un phénomène général au Yémen mais aussi dans tout le monde arabe.

- La chance des femmes c'est qu'il leur est plus facile qu'aux hommes de trouver un travail, à cause du chômage qui sévit. Les femmes ont la réputation d'être plus sérieuses dans la vie professionnelle comme à l'université, où elles obtiennent plus souvent des bourses pour partir à l'étranger.

Quelles sont les raisons qui vous ont poussé à choisir le français comme langue étrangère ?

- Le français représente avant tout une certaine ouverture d'esprit.

- Oui, ce sont avant tout les valeurs culturelles, l'esprit des Lumières et les classiques comme Rousseau et Molière. Le choix s'est fait plus en terme d'intérêt culturel qu'en terme de débouchés professionnels, car l'anglais est beaucoup plus répandu dans le monde. Il y a aussi une histoire de la présence anglaise dans la région, et cette langue représente un poids économique plus important.

- Amal Aly Mansour, l'Égypto-yéménite, fait quant à elle entendre une voix discordante par rapport à ses deux amies : Moi je pense qu'avec le français on a de bonnes chances de trouver un débouché car il y a beaucoup moins de monde qui parle cette langue, donc il y a moins de concurrence.

## Amin Gassim



### Guide de montagne

Rencontre impromptue dans un mafraj, avec un guide yéménite francophone accompagnant deux jeunes touristes japonais. L'homme, avec sa haute stature longiligne, sa barbe courte et sa jambyia glissée sous la ceinture, affiche une prestance indéniable, qui doit contribuer à son succès en tant que guide. Agé de 33 ans et père d'une fille, il fait surtout preuve d'une connaissance rare des langues et des comportements de cette tribu à part que sont les touristes...

Quand vous avez commencé dans le tourisme, au début des années 1990, c'était le tout début ?

Oui, il y avait peu de touristes, et les Yéménites n'étaient pas habitués à en voir. Dans l'Hadramaout par exemple, il était très difficile de trouver un hébergement. Il n'y avait à l'époque que deux hôtels dans toute la vallée. L'un d'eux avait un grand jardin où l'on pouvait s'installer dans le jardin ou sur le toit, au choix. Nous avons loué un matelas au touriste avec qui nous étions, et il s'est posé sur le toit.

J'ai débuté comme réceptionniste et comme guide pour de nombreux hôtels. J'organisais des tours pour des touristes individuels. Je suis un bon marcheur car je viens de la montagne. Mon père cultive du qat et quand il n'y a pas de touristes et qu'il a besoin de moi, je vais l'aider.

Après la guerre civile de 1994, le tourisme a commencé à décoller. A cette époque je travaillais pour mon propre compte, avec plusieurs compagnies auxquelles je reversais une commission. En 1997, il y a eu une attaque terroriste qui a tué quatre étrangers. Le tourisme a cessé pendant deux ans, et il a recommencé en 1999. Puis, en 2001, ce fut l'attaque du 11 septembre, aux Etats-Unis, et le tourisme a de nouveau cessé jusqu'en 2003. A cette époque, nous n'avions qu'un groupe par mois environ. Maintenant, grâce à une nouvelle loi contre les enlèvements, et au recul du terrorisme, le Yémen est devenu sûr. Vous pouvez voyager partout, et même dormir dans la rue si ça vous chante. Le peuple est très amical. On colporte beaucoup d'informations fausses en Europe sur le Yémen. Mais si vous venez ici, vous voyez une réalité toute différente. 2004 a été une bonne année pour le tourisme. Avant le 11 septembre le cœur de marché pour le Yémen était l'Allemagne, mais désormais, c'est le Japon.

Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de travailler dans le tourisme ?

Je me suis dit qu'il y avait de bons métiers dans ce secteur, qu'on n'était pas obligé de travailler sur des machines, comme dans l'industrie. Mon outil, ce sont mes jambes.

Surtout, j'aime étudier les langues étrangères. Notre religion nous dit d'apprendre d'autres langues pour connaître les autres. A l'école, j'aimais bien l'anglais, mais j'ai arrêté au secondaire, alors j'ai amélioré mon niveau par mes propres moyens, en côtoyant des touristes. Je parle parfaitement anglais, et un peu le français.

L'ambassade de France m'a financé des cours au centre culturel français de Sanaa. J'ai fait quatre cycles, puis j'ai dû m'arrêter à cause de mon travail, mais je vais essayer de reprendre.

Quel est le principal intérêt de cette région du Haraz ?

En cette saison le Haraz est très aride, mais en été, c'est une région verdoyante, très intéressante pour le trekking. Ici, on peut faire des treks de 10 à 15 jours, comme celui que j'ai fait avec un touriste français, en décembre dernier. Un trek de 10-15 jours à pied jusqu'à El Gadam, pour quatre personnes et avec un 4\*4, coûte 30 dollars par jour et par personne (tente, voiture et guide), mais vous n'avez besoin de la voiture tout le temps. Le Haraz est aussi une terre historique de l'islam, depuis l'époque des Sulayhides et de la réunification des nombreux émirats du Yémen, au 11e s. A environ une heure d'ici, on trouve dans le djebel Masar un fort sulayhide du

11e s, très haut perché, qui constitue un excellent point de vue. Durant l'occupation turque, il servait à sécuriser la route des caravanes entre Al Hudaydah et Sanaa. Il y a aussi un cimetière musulmans indiens visité chaque année par environ 10000 ismaéliens.

C'est votre coin préféré du Yémen ?

Non, c'est lest du pays, avec Marib et l'Hadramaout, qui sont des régions de très ancienne civilisation, d'art et d'histoire, et où les gens sont très chaleureux. Si vous ne voyez pas l'est, vous ne voyez pas le Yémen. Il y a eu quelques problèmes à Marib, des enlèvements, mais c'est fini. Les gens ont beaucoup d'armes, c'est vrai, mais c'est le Yémen vous savez ! D'après le dernier recensement des Nations Unies, il y aurait 60 millions d'armes en circulation. Mais si vous comparez avec n'importe quel pays au monde, ici on ne tue pas dans les rues comme ailleurs. Les armes sont juste pour les mariages et pour la décoration. Celui qui n'a pas d'arme n'est pas un homme.

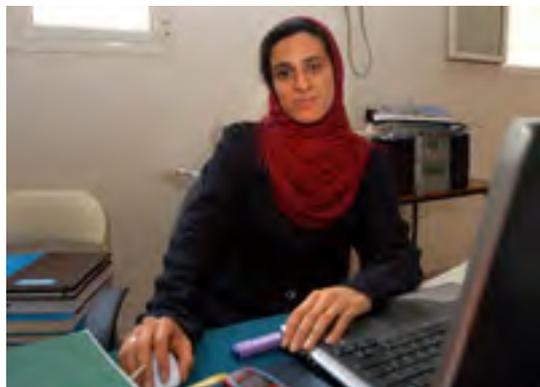
Vous travaillez pour votre propre compte?

Je travaille pour une agence de Sanaa. Il est nécessaire d'avoir une licence pour être guide, mais comme je travaille aussi au sein de la police touristique, je n'en ai pas besoin. Je peux travailler où je veux. Il est nécessaire d'exercer plusieurs métiers car le salaire d'un fonctionnaire ne suffit pas. Je partage mon temps entre les deux, et en plus je suis fermier occasionnel pour mon père ! C'est nécessaire pour vivre.

Vous avez des rêves professionnels ?

Il est en cour de réalisation, car en 2005 j'ouvre ma propre agence : Yemen Holiday Tours, et d'ici peu j'aurai refondu mon site internet, grâce à un ami sud-africain. Je monte seul l'affaire mais je me fait aider, et je garde mon travail dans la police. Il y a beaucoup de paperasse si l'on veut monter une affaire avec pignon sur rue, mais pas si vous avez un simple bureau chez vous, comme moi. Je veux être libre et travailler comme je l'entends.

## Najla Mohamed Alshami



### Femme du Nord au Sud

Najla Mohammed Alshami nous reçoit dans les bureaux de Handicap International\*, au rez-de-chaussée d'une maison d'un quartier résidentiel d'Aden. A vingt-huit ans, elle occupe le poste de co-directrice de l'antenne locale de l'ONG, qu'elle partage avec une jeune femme belge, sa comparse. Najla, grande brune aux manières raffinées et au regard intense, est originaire d'un Nord encore très ancré dans la tradition, à mille lieux d'Aden, la « libérale ». Issue des rangs de l'élite, ses séjours à l'étranger autant que son travail sur le terrain lui permettent cependant de livrer un regard tout en finesse et en subtilité sur les femmes et la société yéménite.

Son français parfait, elle l'a acquis en Suisse où, enfant, elle a suivi son père diplomate. « Au Yémen, on aime les Français ! La France a toujours été de notre côté, elle est considérée comme une alternative et n'a pas la mauvaise image qu'ont ici les Etats-Unis... Pour ma part, je ne suis pas aussi tranchée ». Son voile de couleur ne couvrant que les cheveux, signe ici de modernité et d'ouverture, laisse paraître un visage aux traits fins, empli de sincérité. « Il y a des modes dans la tenue féminine, et celles qui se couvrent entièrement, le font aussi pour conserver une peau non halée, signe de beauté. La tendance actuelle est aux bras moulés et au voile flottant, qui découvre le bas du visage au moindre coup de vent » Si Najla aime Sanaa, la capitale, où elle a vécu, et dont elle a du mal à se défaire, elle apprécie Aden et sa « grande ouverture d'esprit », même si elle s'y sent « étrangère » parce qu'elle vient juste d'arriver. Et puis, ici aussi, les choses ont changé, sous la pression du parti islamique. La société ne propose pas de distractions aux femmes, qui sont quasiment exclues des loisirs. « Les femmes s'ennuient au Yémen, elles viennent à la religion pour donner du sens à leur existence ». Mais Najla sait que ses amies ne se sont par toutes voilées par conviction religieuse : « Je connais beaucoup de femmes, pourtant modernes, à qui leur mari ou leur ami demandent de se couvrir, pour ne pas que les autres hommes les voient ». Elle est consciente de cette contrainte sociale énorme qui pèse sur les femmes, et qui oblige beaucoup d'entre elles à se voiler simplement pour éviter les ennuis. Pourtant, elle observe que se couvrir le visage peut aussi représenter un frein à leur carrière, car « pour savoir à qui elles ont à faire, les entreprises donnent la priorité aux femmes non voilées. On voit beaucoup de femmes qui remettent leur voile, à la sortie du travail... ». Najla sait que cette grille de lecture n'est valable que dans les villes et dans certaines professions. Mais avec la hausse du coût de la vie, de plus en plus de femmes vont être contraintes de travailler, et le métier où elles sont le mieux tolérées est l'éducation.

Malgré son jeune âge, le parcours professionnel de cette femme volontaire semble à la hauteur de ses ambitions. Les voyages en Allemagne, en Suisse et en Irak où, enfant, elle a vécu sous les bombes la guerre du Golfe avant de fuir en Iran... tout cela forge un caractère. Après ses études, elle a travaillé pour Médecins sans Frontières ainsi qu'à la Banque Mondiale. En matière de développement, les chantiers sont énormes au Yémen, à commencer par l'illettrisme : « Il faut surtout encourager les parents à laisser leurs filles aller à l'école. Au niveau géographique, il faut des écoles non-mixtes et de proximité, pour rassurer. Il y a de gros besoins financiers, car sinon les gens donnent la priorité aux garçons ». Najla a quant à elle rejoint Handicap International, où il y a beaucoup à faire en matière de santé publique : « Nous fournissons des services aux personnes handicapées physiques, notamment des prothèses, et nous projetons d'implanter d'autres centres ». Quant aux médecins – « pas assez compétents » –, ils n'ont pas la confiance des femmes, qui sont peu au fait des examens à pratiquer pendant la grossesse, et s'en remettent au destin lorsqu'elles perdent un enfant.

Le terrain la passionne, mais Najla voit plus loin : elle se verrait bien

plus active en termes de décisions, et souhaiterait dans l'avenir s'orienter vers la politique, les Droits de l'Homme. « De par mon origine sociale, je sais que j'ai eu beaucoup de chance, et j'ai envie d'aider les femmes », affirme-t-elle, avec cette confiance et cette ambition qui semblent ne jamais la quitter. Najla multiplie les particularités : mariée à vingt ans, et maman depuis cinq ans, elle est aujourd'hui séparée. « Au Yémen, c'est la femme qui demande le divorce. Pour éviter les juges, une cessation du pacte permet à la femme de reprendre ses droits, après avoir rendu sa dot. En général la femme garde les enfants, et le père se remarie... Peu importe si la société l'accepte mal. Si la femme étouffe, elle doit oser divorcer. » Comment retrouver un mari après une séparation ? Najla la féministe y croit, même si elle avoue que plus elle est instruite et moins une femme parvient à se marier... « Les hommes ici respectent beaucoup les femmes éduquées, mais ils ne les souhaitent pas pour eux car elles leur font peur ! Parce que je suis instruite et moderne, les hommes pensent que je ne suis pas yéménite... » raconte-t-elle non sans une pointe d'humour, constatant qu'il lui a été plus facile de s'installer à l'étranger, qu'ici, à Aden. Un comble.

(1) [www.handicapinternational.be](http://www.handicapinternational.be)

## Hassan Al-Ajami



### Le chant de Sanaa

L'ethnomusicologue Jean Lambert (voir sa discographie choisie du Yémen) nous reçoit dans sa splendide demeure traditionnelle, rénovée avec goût, à deux pas du Cefas qu'il dirige (1). Il introduit un dialogue à quatre voix avec son ami et comparse Hassan al-Ajami, dernier interprète vivant du luth yéménite. Depuis vingt ans qu'ils se connaissent et partagent une passion dévorante pour le « Chant de Sanaa », les deux hommes ont à leur actif une collection d'ouvrages, de disques, d'expositions et de tournées en Europe.

Travaillez-vous dans un esprit d'ouverture aux influences modernes, avec un souci de populariser votre musique, ou restez-vous dans un cadre traditionaliste ?

Hassan al-Ajami Je m'inscris dans un environnement traditionnel, même si les choses évoluent. Tous les dix ou vingt ans, émerge une nouvelle école. J'ai 55 ans et j'ai vécu la période d'avant la Révolution (1962) ; j'ai connu les derniers grands maîtres de la tradition orale, qui n'ont même pas été enregistrés. Les générations suivantes se sont éloignées de la pureté du Chant de Sanaa, dont je suis l'un des derniers à perpétuer la tradition, même si cela ne m'empêche pas de la faire évoluer.

Jean Lambert En dehors de Sanaa, le patrimoine musical est énorme : chaque région, chaque village, chaque profession a des chants particuliers. Et puis la musique reste proche des événements et des fonctions sociales, comme le mariage, la vie de la tribu, la guerre, les chants de pêcheur... Tout ça est un peu battu en brèche par la mondialisation et la modernisation, mais reste très fort. Le chant de Sanaa résiste moins bien, car c'est un genre élitiste, confiné à de petits groupes qui l'écoutent dans les mafraj. Et puis il y a la concurrence des cassettes, vendues 100 Rials. Quels rapports entretiennent le texte et la musique ?

Hassan al-Ajami La musique complète les paroles. Il s'agit d'un idéal esthétique que l'on rencontre aussi en Occident à la Renaissance : unir la musique et la poésie et on se trouve ici dans un cas de figure un peu similaire. Les anciens appelaient le luth « la mesure de la voix ». Il y a réellement une complémentarité à deux niveaux, entre la poésie et la musique, mais aussi entre la voix et l'instrument. Certains musiciens vivent cette union de manière extrêmement passionnelle. Comme si c'était en fait deux êtres qui chantaient ensembles.

Jean Lambert La musique yéménite, comme les musiques turque, iranienne, ou indienne, tourne fondamentalement autour de la voix. La voix est le seul instrument créé par Dieu, et c'est donc le plus noble par rapport aux instruments nés de la main de l'Homme, d'importance et de qualité moindre. Au Yémen, et en particulier dans la région de Sanaa, rares sont les musiques qui ne soient pas vocales. Il y a toujours du chant, sauf pour les petites introductions, d'origine turque. Il s'agit de mélodies militaires reprises par les Yéménites sous forme d'introductions instrumentales. C'est le seul exemple connu à Sanaa de pièce purement instrumentale. Arrive-t-il que la poésie et son message prédominent sur la musique ?

Hassan al-Ajami Ma poésie n'est pas une poésie révolutionnaire, qui voudrait par exemple renverser les tabous. C'est une poésie qui exprime des sentiments d'amour ou d'amitié. Pour moi les poèmes sont une belle parole, mais si la voix rend la parole plus belle, et si l'on a un instrument, elle s'en trouve encore magnifiée. Il y a cette double union.

Il y a aussi des poèmes aux textes un peu grivois. Mais grivois dans le style sanaani, c'est à dire extrêmement délicat et distingué, qui prennent toute leur force quand ils sont chantés. Quand on

interprète ce genre de textes, devant une assemblée où les gens ne se connaissent pas très bien, il y a une gêne, des sourires. La première fois c'est l'étonnement, les yeux écarquillés, et la deuxième fois, car en général, le style veut que l'on répète deux fois le texte, le public goûte encore plus la poésie. Il y a une modulation un peu différente de la voix ou des instruments. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit pas d'une poésie susceptible de choquer, comme il en existe au Yémen, la poésie sociale par exemple, où le message prédomine. Dans ce cas là, la musique passe au second plan, voire disparaît.

Dans la tradition, on joue pour les femmes ou pour les hommes ?

Hassan al-Ajami Les poèmes sont en général écrits au masculin, par des hommes, mais tout le monde sait qu'en fait ça concerne les femmes. Il arrive qu'il y ait un double sens homosexuel, mais cela reste rare. Quand les femmes écoutent, elles sont encore plus sensibles à certaines choses, entre autre parce qu'elles peuvent s'imaginer que ça s'adresse à elles, alors que les hommes s'identifient moins facilement.

Jean Lambert C'est intéressant car ça montre aussi que la musique est un mode de communication entre hommes et femmes dans une société où les choses sont très, très cloisonnées. Vous jouez du luth de manière très percussive. Y-a-t'il parfois un second instrument pour accompagner la voix ?

Hassan al-Ajami C'est une technique propre au luth que de frapper l'instrument pour accompagner la mélodie. Je me produis parfois avec un plateau, un instrument en cuivre très simple, purement yéménite, et même limité à Sanaa, malheureusement en voie de disparition. En gros, il s'agit d'un gong, au son très cristallin. Il y a osmose avec la voix, et cela crée un ensemble inséparable. Il y a eu très peu de tentatives avec d'autres instruments. J'aimerais jouer avec des instrumentalistes de qualité, mais il n'y a tout simplement pas d'autre luthiste au Yémen.

Votre amour de la musique, c'est une histoire de famille ?

Hassan al-Ajami Oui, bien sûr, mon grand-père et son père étaient musiciens, et quand j'étais gosse, je servais l'eau ou le narghilé dans le mafraj, lors des séances musicales. En principe, les enfants n'y ont pas accès, mais je m'asseyais dans un coin pour écouter et je me faisais oublier. C'est comme ça que ça a commencé. Il y avait de très, très grands musiciens, qui n'ont quasiment pas enregistré et qui ne sont pas connus aujourd'hui. J'ai appris à leur contact, par imprégnation.

Comment vivez-vous le fait d'être le dernier porteur de cette tradition musicale ?

Hassan al-Ajami Cela m'attriste, et mon dernier espoir c'est ma collaboration avec les ambassades de France et du Japon, ainsi qu'avec l'Unesco, avec laquelle nous avons un projet d'école. Mes enfants n'ont pas repris le flambeau. Je suis issu d'une famille aristocratique où certains considèrent comme honteux le fait de jouer de la musique en public, ou même de chanter simplement.

Avez-vous pensé à un moment donné en faire votre métier ?

Hassan al-Ajami Pas du tout, je travaille au ministère du pétrole et la musique est vraiment une passion personnelle. Je chante pour moi avant tout. C'est une thérapie, une manière de me soigner quand je ne vais pas bien. Je m'isole pour chanter, et j'oublie mes problèmes.

Discographie choisie du Yémen, par Jean Lambert

1988 North Yemen : Traditional Music of the North. Auidis, IICMSD, UNESCO, D 8004, AD 090. (Ch. Poché et J. Wenzel). [réédition d'un 33 t de 1975].

1990 Diwan judéo-yéménite. Anthologie des Musiques traditionnelles, IICMSDAuidis-UNESCO, D 8024, enr. et commentaire : N. et A. Bahat [Réédition d'un 33 t paru en 1978] .

1996 Yémen. Musique de Hauts-Plateaux. Playa Sound 65 179, Auidis (enr. et commentaire : G. Kremer)

1997 Yémen. Mohammed al-Hârithî. Musicales, Institut du Monde Arabe, Media 7, IMA 26 (enr. et livret : J. Lambert) [réédit : 2001]

1998 Yémen. Chants du Hadramawt. Auvidis-UNESCO D 8273 (enr. et commentaire : Sch. Qassim Hassan).

1998 The Music of Islam, vol. XI : Yémen. Celestial Harmonies, 13151-2 (produced by David Parsons)

2001

a Yémen. Le chant de Sanaa. Hassan al-'Ajamî & Ahmed 'Ushaysh.. Paris, Institut du Monde Arabe, Harmonia Mundi, 1 CD DDD 321 029 [livret : J. Lambert].

b Yémen. Chants sacrés de Sanaa. Les chantres yéménites, Paris, Institut du Monde Arabe, Harmonia Mundi, 1 CD, DDD 321 035 [livret : J. Lambert].

c Yémen. L'Heure de Salomon. Mohammed al-Harithi, Paris, Institut du Monde Arabe, Harmonia Mundi, 1 CD, DDD 321 032 [livret et enregistrement : J. Lambert]. [réédition de : Mohammed al-Harithi. Chant et luth du Yémen., 1997]

d Yémen. Le chant de Sanaa. Yahya al-Nunu, Paris, Inédit, Maison des Cultures du Monde, W 260099/AD 090 [livret : J. Lambert].

2003

a Yémen. Le chant de Sanaa. Hasan al-'Ajamî, Ocora-Radio France, C 560173) [livret : J. Lambert]

b Yémen. La chanson d'Aden. Mohammed Murshid Nâjî, Khalîl Mohammed Khalîl, IMA, Harmonia Mundi, DDD 321 047 [livret : J. Lambert].

c The Afro-Arabian Crossroad : Music of the Tihama on the Red Sea, North Yemen [réédition d'un 33 tours, Notices, desseins, photos, A. Bakewell]

(1) [www.univ-aix.fr/cefas/](http://www.univ-aix.fr/cefas/)

## Attik Ahmed At-Sayh



### Maçon

La mine est sobre et le visage, altier, mais celui-ci se fend instantanément d'un large sourire quand, au détour d'une visite de chantier, surgit une connaissance. Agé de 40 ans et père de 9 enfants, Attik est originaire d'Ibb, à deux heures de voiture au sud de Sanaa, mais il habite la capitale depuis l'âge de 10 ans. Maçon comme son père, il travaille désormais avec deux de ses fils, à qui il a lui-même transmis son savoir-faire. Entre deux tas de gravas, il nous parle de son métier sans effet de manche, fier de son savoir, mais presque surpris que l'on s'y intéresse.

Vous travaillez sur des maisons sanaanies, mais vous avez appris le métier dans une autre région, y-a-t'il des différences notables ? Cela n'a pas posé de problème particulier car à Sanaa, les techniques de construction sont les mêmes que dans mon village. Ce sont celles que j'ai apprises de mon père. Je travaille sans plan. Quand je vois une maison, j'analyse les matériaux nécessaires, leur quantité, leur prix... De toute manière, je ne sais ni lire, ni écrire. Je n'ai pas été à l'école, mais mes enfants eux, savent lire et écrire. Le problème c'est qu'en général les enseignants ne sont pas bons.

Utilise-t-on le qâdad comme mortier dans tout le Yémen ? Oui, beaucoup de gens maîtrisent la technique de fabrication et de pose du qâdad, mais il en existe de plusieurs sortes. Parfois, on utilise des raisins avec le qâdad pour enduire. Avant il n'y avait pas de matériaux modernes, et on n'était bien obligé de se débrouiller. C'est un mortier aux qualités d'étanchéité extraordinaires car il permet une isolation parfaite.

La rénovation de cette demeure à étage du vieux Sanaa constitue-t-elle un gros chantier pour vous ? La maison aurait 400 ans d'après ce que dit le propriétaire, ce que corroborent certains éléments. Trois générations y habitaient, des grands-parents aux petits enfants, puis ils ont vendu la maison à l'Etat. Sur certains projets, comme cette maison, je suis le superviseur du chantier.

Dans quelle partie du chantier intervenez-vous ? Je fais un peu tout : installer les pierres, réaliser l'enduit à la chaux (gos) et le mortier (qâdad), avec du basalte pilé, mélangé avec de la pierre réduite en poudre. La pose du mortier est délicate, il faut du savoir-faire. Outre sa préparation, c'est parce qu'il est bien battu et bien tassé, qu'il est parfaitement étanche. On tape d'abord dans le sens horizontal, puis vertical. Et puis on se sert d'une pierre pour tasser, et d'une autre pour polir. Le sol est constitué de grosses poutres, puis de solives et d'un treillis de branchage avec de la terre damée qui offre en outre une grande isolation thermique et acoustique. Les murs ont en général deux parements de pierres remarquablement appareillées avec un enduit. L'intérieur est bourré avec de la terre et des caillebotis. On se sert également de la bouse de vache mélangée avec de la paille comme matériau d'enduit.

Sur quel chantier allez-vous travailler ensuite ? Après cette maison, je vais diriger la rénovation du toit de la grande mosquée de Sanaa. C'est un grand honneur pour moi.

Quel est pour vous la plus belle architecture, le plus bel édifice du Yémen ? Mon préféré est le Wadi Dhar.

A force de rénover des maisons traditionnelles, n'avez-vous pas envie d'en posséder une ? Je possède une maison ancienne, à Ibb, que j'ai moi-même rénovée. Mais j'habite Sanaa, où je loue une maison dans la vieille

ville. J'aimerais bien la racheter, mais 4 millions de rials c'est hors de portée de ma bourse. Je gagne environ 30000 Rials par mois. C'est suffisant pour se nourrir, mais pas plus.

## Nasr Taha Mustafa



### L'homme pressé

Chose rare au Yémen, Nasr Taha Mustafa est un homme pressé, la faute à ses multiples activités. Après une visite des locaux de la Yemen News Agency (SABA) (1), qu'il dirige, il nous reçoit dans son vaste bureau, pour parler de l'agence. Mais petit à petit, derrière l'homme de média, c'est l'observateur attentif de la société yéménite, auteurs de nombreux essais, qui se révèle.

Pouvez vous nous décrire le fonctionnement de l'agence ?

L'agence emploie 600 personnes et possède 21 branches dans le pays, ainsi que des correspondants en Russie, aux Etats-Unis, en Chine, en Egypte, en Jordanie, en Ethiopie, en Arabie Saoudite et au Qatar, mais pas encore en Europe. Le bureau de Sanaa compte 420 personnes, dont la moitié de journalistes. L'un de ses départements a pour charge de suivre le traitement du Yémen et du Moyen-Orient sur les chaînes satellites étrangères. Ces actualités sont ensuite retranscrites et diffusées aux différents ministères, à destination des responsables politiques, mais aussi des journalistes et des chercheurs. Les chaînes anglaises et françaises, ne sont pas encore couvertes, mais l'équipe est déjà prête. A l'étage inférieur, le département des actualités locales, réceptionne les dépêches des 22 correspondants aux quatre coins du pays. Priorité est donnée à l'information politique. L'actualité du jour, c'est le retour du ministre de l'Education d'un voyage à l'étranger. Et dans la rubrique faits divers, il y a cette lettre reçue par le directeur de l'archéologie yéménite... envoyée quatre ans plus tôt par un archéologue français mort depuis !

Vous êtes un observateur privilégié de la société yéménite. Quels sont les principaux axes de développement économique du pays ?

La question économique est effectivement primordiale, et en particulier celle de l'investissement. Il y a deux domaines de développement privilégiés : le tourisme et l'industrie. Pour l'instant, le déficit des infrastructures touristiques est terrible, mais le secteur peut s'avérer intéressant pour les investisseurs européens, car le Yémen est une destination nouvelle. Quant à l'industrie, le pays n'en possède guère, et cherche à attirer les capitaux européens. L'Union européenne est le premier pourvoyeur d'aide au Yémen.

Le sous-sol recèle-t-il des ressources naturelles ?

Oui, surtout du pétrole et du gaz, exploité par des compagnies étrangères.

Dans un pays sans tradition de centralisation, l'Etat doit-il négocier avec les chefs locaux pour développer le tourisme ?

Le problème de la décentralisation se pose de manière aiguë au Yémen. Nous avons commencé à le traiter en 2001, en nous inspirant d'autres pays, en particulier de la France. Mais il y a encore beaucoup de choses à faire.

Le développement économique régional s'accommode-t-il du poids des chefs locaux et des élites traditionnelles ?

Le Yémen est un pays aux traditions extrêmement complexes. On constate que les chefs locaux et les traditions commencent à s'engager dans la vie culturelle et politique. Ils s'adaptent car ils n'ont pas d'autre choix. Certains chefs de tribus deviennent chefs de partis, d'autres deviennent hommes d'affaire. Même s'il reste encore beaucoup à faire, nous n'avons pas le choix.

Ce qui est important, c'est le respect de la hiérarchie ?

D'une certaine manière. Par exemple, le président du Parlement est un chef de tribu et son fils est un homme d'affaire très puissant. Il possède des banques, des chaînes de restaurant, la compagnie de téléphone Sabaphone, des voitures...

Le Yémen est pays traditionnel, mais qu'en est-il de la presse (2) ?

Il y a le domaine social, encore très attaché à la tradition, et le domaine politique, avec assez de liberté. Ce sont deux domaines différents. C'est le choix du Yémen. Il n'y a pas de contradiction entre les deux aspects.

Le Yémen compte une quarantaine de journaux, qui traitent principalement des questions politiques. Il s'agit d'organes de partis ou d'organismes publics. Les questions économiques ou culturelles, n'ont pas encore beaucoup d'importances. Il faudrait pour cela des organes indépendants des partis. A côté de la presse partisane, il n'existe pas encore de presse de loisir.

Qu'est-ce que le 11 septembre a changé ici ?

Les relations avec les Etats-Unis se sont beaucoup développées. Quant au radicalisme, le Yémen a trouvé la solution en essayant d'intégrer les terroristes et les islamistes, qui possèdent leur propre parti. Le fait qu'ils puissent s'exprimer librement diminue la menace. En outre, grâce notamment au Comité de Dialogue, l'Etat dialogue avec eux pour tenter de trouver des solutions. Ce comité comprend notamment des chefs de tribus.

15 ans après l'unification du pays, et des siècles de développement séparés, existe-t-il une frontière invisible entre les deux Yémen ?

Le problème de la place des socialistes a été réglé. Ils sont intégrés dans la vie politique. Il n'y a donc plus de séparation. Aujourd'hui, nous avons plus un problème avec la mentalité tribale.

(1) [www.sabanews.net](http://www.sabanews.net)

(2) [www.yementimes.com/index.shtml?807](http://www.yementimes.com/index.shtml?807)



**24 heures**

## 8h Premières impressions de Sanaa



La vieille ville se révèle derrière ses lourds remparts. Au milieu de la foule, la longue tunique blanche des hommes s'impose comme un contrepoint aux sharshaf noirs des femmes.

## 8h30 De l'huile dans les rouages



Dans les souks, au détour d'une ruelle, surgit parfois une image d'Epinal sortie tout droit d'un conte des Mille et une Nuits. Tel ce pressoir à huile de sésame, mu par un chameau.

## 9h Rafrâichissement



La température est douce, mais à déambuler dans le souk, les gosiers s'assèchent vite. Les petites fontaines publiques installées un peu partout permettent aux passants de se désaltérer gratuitement.

## 9h30 Art plastique



La conscience écologique des Yéménites a du chemin à faire... même si les sacs abandonnés forment parfois des œuvres d'art involontaires. Avant de flotter au vent, la plupart d'entre eux ont servi à envelopper du qat.

## 10h Palais hospitalier



Perché sur les collines sud-ouest de Sanaa, Bayt Baws est l'une des villégiatures préférées des Sanaanis. Le village affiche une grande misère, mais l'ancien palais de l'imam, en ruine, doit devenir un hôpital, a promis le président, aux dires des habitants.

## 11h D'un palais à l'autre



Deuxième étape de la tournée des maisons princières. Le Wadi Dhar, résidence d'été de l'imam Yahya, se dresse de manière spectaculaire sur un éperon rocheux.

## 12h30 Un instant de spiritualité sous le soleil



A la mi-journée, les hommes se retrouvent dans un alignement parfait pour le Zuhur, l'une des cinq prières quotidiennes des musulmans.

## 13h Pause café



Le mafraj de l'hôtel Golden Daar offre l'un des plus beaux panoramas de la vieille ville. Située en hauteur, la pièce permet d'admirer confortablement ce joyau architectural, dans son écrin montagneux.

## 14h Chacun cherche son qat



Acheter un rameau de feuilles au vert bien tendre, les placer entre la joue et la gencive après les avoir légèrement mâchées. Procéder ainsi jusqu'à la formation d'une boule. Attendre et se laisser gagner par une douce torpeur...

## 15h30 A qui le tour ?



Place Al Tahrir, petits et grands s'offrent pour une poignée de rials un instant de griserie à moto. Le temps de quelques tours de parking, ils ne reconnaissent plus personne...

## 16h Made in Sanaa



Manche large ou moulante, tenue noire « à la turque », ou bigarrée, selon la tradition... les canons de la mode yéménite sont beaucoup plus subtils qu'il n'y paraît. Les vêtements colorés révèlent une facette inattendue, réservée à la sphère privée.

## 16h30 Sanaa côté moderne



Montres, voitures, télévisions... la consommation à l'occidentale fait de timides incursions. De tous les centres commerciaux à l'américaine, le Mall Sanaa reste le plus grand de la capitale, malgré sa taille modeste.

## 17h Un goût d'orient



Figs, oranges, citrons, pommes, oignons, épices... pour retrouver toute la chaleur et l'âme du Yémen, direction le premier marché populaire, dans une explosion de bruits et de parfums.

## 18h Le Mafraj



Sobrement décoré et pourvu de tapis et coussins à même le sol, le mafraj est la pièce de sociabilité masculine par excellence ; celle où l'on mange et où l'on « qat » ; celle aussi où l'on s'affale volontiers le temps d'un somme.

## 19h Façonnage à toute heure



Scier, marteler, découper, meuler, polir... jusqu'aux dernières heures du jour, la vieille ville retentit du vacarme des mille métiers du souk.

**19h30 Met princier**

Produit depuis le 10e s. avant J.-C., le miel du Yémen est réputé dans le monde entier. Cèdre et fleurs sauvages lui donnent un parfum à nul autre pareil. Produit dans le Haraz, le Al-Dawani atteint des prix démesurés.

## 21h Kebab et galettes



Manger avec les doigts ? Tout un art, mais rien n'est possible sans le soutien d'un morceau de khobs, l'équivalent de notre pain, pour déguster kebab ou poulet rôti.



# Visite virtuelle

## Sanaa moderne



Sortie de ses remparts dans les années 1960, à l'époque de la guerre civile et de la présence égyptienne, Sanaa fut dotée d'un axe reliant la vieille ville au quartier juif, la rue Az-Zubayri, resté l'une des artères les plus dynamiques de la capitale. A l'ouest des remparts, la rue Abdul Mughni, qui s'étire du nord au sud à, est l'autre voie historique hors les murs. Enfin, toujours dans la cité moderne, les rues commerçantes Hadda et Gamal Abdel Nasser, sont les plus animées. Si on compare Sanaa à des clichés des années 1960 ou 1970, le chemin parcouru saute aux yeux. A cette époque, les rues n'étaient pas goudronnées et le désert semblait s'arrêter aux portes de la ville. Sanaa a bien changé depuis, même si elle n'atteint pas des sommets de modernité. Elle est entourée d'un boulevard circulaire, le « ring », et des tours de verre, encore rares, se sont élevées. Les dromadaires ont depuis longtemps cédé la place aux klaxons.



**Grands boulevards**



**Fun City**



**Le peuple au marché**



**La rue Hadda**



**La «mosquée du président»**



**Place Maydan at-Tahrir**

## Grands boulevards

Sanaa, comme nombre de capitale des pays en voie de développement, connaît une forte croissance démographique. D'après l'Unicef, en 1993, le Yémen possédait le second taux de fertilité au monde, ce qui correspondait à un doublement de population en quinze ans. De nos jours, celle-ci reste rurale à 76% mais, avec un million d'habitants environ (les estimations vont jusqu'à 1,5 million), contre 50000 en 1964, la croissance démographique de Sanaa est spectaculaire. Même la capitale ne prétend pas au titre de mégalopole, elle a depuis longtemps débordé les limites de l'ancienne cité médiévale.

Dans l'attente hypothétique d'une explosion du parc automobile, Sanaa se tient prête.



Particularité typiquement yéménite, le faite de la plupart des édifices semble avoir été comme tranché au sabre.



L'architecture moderne s'inspire des modèles traditionnels, avec quelques audaces.



Les larges boulevards de Bayt Baws, un faubourg en pleine expansion de la ville.



De tous côtés, la capitale est entourée de montagnes qui délivrent un panorama spectaculaire sur la ville.



La force publique veille...





L'irruption de la téléphonie mobile exonérera sans doute le Yémen d'avoir à compléter des installations fixes incomplètes. Les infrastructures ont été installées en partenariat avec une entreprise française.

## Fun City

Ce parc d'attraction, à deux pas de la nouvelle mosquée du président, est l'un des rares – sinon le seul –, lieu destiné au divertissement public, auquel les femmes ont accès. Elles sont donc nombreuses à se presser autour des attractions, ainsi qu'à la cafétéria. Manèges, ascenseurs, montagnes russes, autos tamponneuses... faites un tour !



Pour les femmes, les occasions de déambuler en plein jour restent peu nombreuses.



Un petit îlot de folklore occidental dans la capitale yéménite...



... mais sans renoncer à ses traditions.



Sortie du dimanche.



Ruqia, Somalienne, a travaillé pour MSF, et s'intéresse au sort de ses compatriotes réfugiés au Yémen.

[www.somalirefugeesinyemen.com](http://www.somalirefugeesinyemen.com)



Personnel international pour fast-food à la yéménite...

Certains archétypes traversent les frontières.



## Le peuple au marché

Dans une société traditionnelle et encore profondément agricole comme le Yémen, le marché est encore ce point de rencontre directe entre la ville et la campagne, entre le producteur et le consommateur, sans intermédiaire. Les produits sont frais, et non conditionnés. Sanaa reste bien cette exception dans le désert de la péninsule, qui lui a valu le surnom de « Perle de l'Arabie ».



Poivrons, choux, carottes, tomates, cornichons,



Bananes, oranges, citrons,



Il y a des clients heureux...



... et d'éternels insatisfaits,



Les derniers tubes du moment,

Embouteillages, klaxons... comme partout dans le monde, les marchés engendrent une agitation certaine.



## La rue Hadda

Avec les rues Gamal Abdel Nasser et Az-Zubayri, la rue Hadda est la plus animée de la capitale. Concessionnaires de voitures de luxe, vastes restaurants climatisés, boutiques de mode, pâtisseries, salons de coiffure, magasins d'électronique... c'est ici que les jeunes et les moins jeunes viennent sacrifier au rêve consumérisme ou simplement rechercher un peu d'animation.



Certaines enseignes de restauration rapide évoquent un lointain cousinage...



Les pâtisseries syriennes sont réputées dans l'ensemble monde arabe.



On vient ici pour s'adonner au lèche-vitrines, déambuler ou faire des rencontres.



La rue Hadda reste animée bien après la tombée de la nuit.



Ces quatre jeunes Yéménites, habitant Jedda, sont venus par la route : 12h de voiture.



Ici on prend en main vos soucis capillaires de 9h à 23h.

Les « Champs-Élysées » de Sanaa un samedi soir...



## La “mosquée du président“

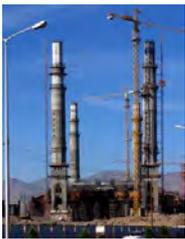
A deux pas du palais présidentiel, non loin de la principale garnison de la capitale et du boulevard où se déroulent les grandes parades et fêtes du régime, le chef de l'Etat Ali Abdallah Saleh fait bâtir une gigantesque mosquée dont l'achèvement est prévu en 2007, et qui portera son nom : masjid Al-Saleh.



Le président entend associer l'image d'un Etat moderne et islamique.



L'édifice se dresse au bord du grand boulevard qui ceinture la capitale.



A ce stade, les minarets évoquent plus des silos de lancement de fusée.



Le décor minéral à l'arrière plan servira d'écrin à la future mosquée.



Divertissement et piété semblent faire bon ménage dans ce quartier tout juste sorti de terre.

## Place Maydan at-Tahrir

Point de départ des deux rues les plus animées de la capitale, la "place de la Révolution" est le principal pôle d'attraction de Sanaa moderne. Tout autour se dressent la poste principale, le Musée militaire, le musée d'Ethnographie, tandis qu'un char évoque les combats de 1962, quand les rebelles prirent l'assaut du palais de l'imam. Aujourd'hui, la place est assagie et les Sanaanis viennent y flâner pour se faire prendre en photo ou s'essayer à de mini rodéos à moto sur un parking...



Photographe de rue, un métier universel.



Bouquiniste de rue, un métier universel.



Au centre de la place, une fontaine.



Dresseur de rapace, un métier typiquement yéménite.



Le monument de la révolution.



Balayeur, un métier universel.



## Sanaa savoir-faire et savoir-vivre



Il fut un temps où ce coin reculé de la planète, aux portes du désert, était appelé Arabia Felix, « l'Arabie heureuse », par les poètes. La Bible et le Coran relatent ainsi la visite, au 10<sup>e</sup> s., de la reine de Saba au roi Salomon, les malles remplies de parfums et d'encens. A cette époque, il fallait 65 jours pour rejoindre Gaza en caravane. Dès l'origine, le destin du royaume de Saba est lié au négoce. Au 1<sup>er</sup> millénaire avant J.-C., l'essor du commerce de l'encens et de la myrrhe contribuent ainsi à celui de cette terre. Ces produits, et d'autres comptent parmi les plus recherchés sur les marchés de la Méditerranée. Des cités prospèrent le long des routes caravanières. Puis, au début de l'ère chrétienne, la route maritime de la mer Rouge prend le relais, tandis que les ports yéménites voient transiter le commerce de la corne de l'Afrique et de l'Inde. Au 11<sup>e</sup> s., la mer Rouge occupe une place centrale dans le commerce entre la Méditerranée et l'océan Indien. Mais il faut attendre plusieurs siècles et le voyage au Yémen du Portugais Vasco de Gama, en 1498, pour que les Européens entrent en scène. C'est le début de l'ère moderne, dans lequel la péninsule arabique a sa carte à jouer. De fait, au 16<sup>e</sup> s., elle retrouve une place centrale dans le commerce des épices entre l'Europe et l'Asie. Poivre, muscade, cannelle, girofle, gingembre, soie et porcelaine de Chine transitent par le Yémen, tandis que le café connaît un grand essor au 17<sup>e</sup> s. Amorcé au siècle suivant, le déclin n'a jamais été enrayé depuis.



**Des épices et du miel**



**Une belle Jambiya**



**Le cas du qat**



**Savoir faire et ne rien faire...**



**Le tour des métiers**

## Des épices et du miel

La ville aux quarante souks reste fidèle à sa réputation : le long d'étroites ruelles bordées d'étals s'accumulent les mêmes montagnes de miel, cumin, poivre, cardamome et cannelle qui ont fait rêver et attiser les convoitises de générations de négociants et d'aventuriers. De ce passé épique, les souks de Sanaa gardent un souvenir à la fois parfumé et coloré. Un voyage dans le temps...



Maïs, riz, épices...



Tabac près à rouler...



Miel de roi...servi à la louche.



Raisin sec vendu sous les arcades d'un caravansérail...



Safran, cumin, poivre...





## Jambya

Parure masculine yéménite par excellence, la jambya était autrefois réservée à l'aristocratie. Le manche est en ivoire, incrusté d'or et d'argent, ou plus simplement en plastique, mais les plus recherchés sont en corne de rhinocéros. A Sanaa, la jambya est portée au milieu, alors qu'à la campagne, elle est glissée sur le côté. Beaucoup d'hommes n'ont que le fourreau dans la ceinture, parce qu'ils ont vendu le couteau. La jambya n'est plus une arme de défense, mais un objet à grande valeur symbolique, transmis de père en fils, et que les garçons portent dès l'âge de 14 ans. Elle peut marquer l'appartenance tribale ou à une classe. Les hommes ne la sortent que pour de grandes occasions, notamment la danse de mariage (Ba'ra), mais la portent fièrement tous les jours. De même, un condamné se doit de remettre sa lame au juge. Les tribus des Hauts Plateaux et les bédouins vénèrent littéralement les armes, qu'elles soient traditionnelles ou modernes. Depuis quelques années, la kalachnikov accompagne souvent la jambya, et tout Yéménite digne de ce nom se doit d'en posséder une. On compterait au Yémen près de 60 millions d'armes à feu, soit plus de trois par habitant !

Rien que pour fabriquer une jambya, quatre corps de métier se succèdent pour forger la lame, la polir, fabriquer le manche en corne de rhinocéros et exécuter le fourreau ainsi que la ceinture.



Beaucoup de lames sont importées, mais les plus chères sont réalisées à la main.



Pas moins de quatre corps de métier concourent à la fabrication d'une jambya.



Une thuma au fourreau délicatement ouvragée.



Il existe de deux types de jambya : l'asid, la plus courante, en forme de J, et la thuma, moins recourbée, réservée à la noblesse.



Au Yémen, on porte la jambya comme la cravate sous d'autres latitude.



## Le cas du qat

Introduit au Yémen au 13<sup>e</sup> s., en provenance d'Ethiopie, le qat s'est développé à partir du 19<sup>e</sup> s., sous l'impulsion de l'Imam. Avec la Révolution de 1962, sa consommation - auparavant confinée à l'élite -, s'est démocratisée. Au Yémen, elle est autorisée par la loi et par l'islam, même si sur ce point, la question prête à controverse. Les Yéménites apprécient ses effets hallucinogène et euphorisant qui précèdent un état de relative torpeur. Les médecins, quant à eux, s'accordent sur certains effets nocifs (anorexie ou insomnie), mais sont divisés sur la question de la dépendance. La demande croissante de qat, notamment au sud du pays, où elle était moins ancrée, a permis l'enrichissement de certains propriétaires terriens. Elle a des effets importants sur l'économie : près de 4 % des surfaces cultivées sont consacrées au qat, mais le chiffre atteint 20 % dans certaines provinces. On estime en outre qu'elle draine plus de 80 % de la consommation d'eau douce du pays, mais aucun produit de substitution aussi rentable n'a été trouvé pour les cultures en terrasses des Hauts Plateaux. Enfin, les sacs en plastique servant à son transport, et que l'on retrouve en suite dispersés à tout vent, constituent un désastre écologique. Le qat représente dans certaines familles une partie importante du budget, souvent au détriment des enfants et de leur scolarisation. Mais sa culture a évité au pays un exode rural comparable à celui vécu par d'autres pays arabes et à même contribué au développement des voies de communication pour son transport, car il doit être consommé très frais.



Le prix du qat varie sensiblement, selon la qualité, mais dans tous les cas se sont les feuilles les plus jeunes que l'on consomme en premier.



Il n'est pas rare que certains Yéménites consacrent la moitié de leurs revenus à la consommation du qat.



Idéalement, le qat se consomme avec quelques amis, dans un mafraj...



... mais on peut en prendre n'importe où, dans la rue ou au café.



Les feuilles sont emmagasinées contre la joue jusqu'à constituer une boule de la taille d'une balle de ping pong, que l'on garde plusieurs heures.

Le marché du qat, à Sanaa.



## Savoir faire et ne rien faire...

Savoir, aussi, ne rien faire, constitue peut-être l'un des savoirs faire les plus subtiles d'un vrai Sanaani. Savoir prendre son temps, pour jouer, fumer le narghilé, deviser avec un voisin ou s'attarder dans une échoppe, écouter de la musique ou mastiquer du qat...



Echec... eh, mate !



Le port de la jambya est obligatoire à partir d'un certain âge...



Brochette de jeunes Sanaanis.



Sortie des classes à Sanaa.



Tête-à-tête

Pause dromadaire



## Le tour des métiers

Les souks de Sanaa retentissent à toute heure de l'activité de milliers d'artisans. Avec le développement de la ville moderne, certains craignaient que les artisans ne finissent par quitter le souk, transformant la vieille ville en un gigantesque dépôt-vente. Mais les rénovations réalisées dans les années 1990 ont permis de réhabiliter une partie des souks sans provoquer d'exode. Décrit par Franck Mermier comme le « Lieu de contact entre les hommes de tribu et les habitants de la ville, le marché assure l'articulation entre les systèmes de valeurs du monde tribal et ceux du monde citadin », les souks sont assurément le poste d'observation idéal des bouleversements en cours.



boulangier de son état



Vendeurs de balais



marchands ambulants



détaillant en ceinture



ébéniste d'art

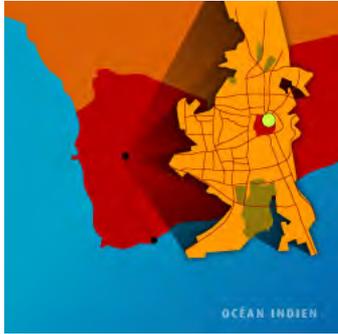
réparateur de jambiya



les métiers du souk



## La vieille ville de Sanaa : médina Gadime



Splendide, mythique et mystérieuse à la fois. Telle apparaît la capitale yéménite. Splendide de par son urbanisme islamique médiéval, symbolisé par ses fameuses maisons-tours ; mystérieuse, car nichée au cœur des montagnes du Yémen, elle est longtemps restée inaccessible, voire hostile à toute présence occidentale ; mythique car, d'après la légende, elle aurait été fondée en des temps immémoriaux par Sel, le fils de Noé, au pied du Djebel Nogum... n'en déplaise aux Turcs qui situent l'événement au mont Ararat.

L'histoire, encore parcellaire, propose une autre lecture. Sanaa aurait une origine sabéenne, et son nom signifierait « la fortifiée ». Son existence est attestée au 2<sup>e</sup> s., ce que confirme l'historien yéménite Al-Hamdani (10<sup>e</sup> s.). Au siècle suivant, le palais royal de Gumdan, dont rien ne subsiste, est élevé à l'ouest de la citadelle, dessinant ainsi l'axe de développement futur de la cité. Vers 535, Abraha, chef de l'armée abyssine qui occupe le royaume, s'empare du trône et installe sa capitale à Sanaa. Mais avant la fin du siècle, les Abyssins sont chassés par les Perses. Quelques décennies plus tard, une nouvelle religion venue du nord se répand au Yémen : l'islam. Sanaa ne tarde pas à devenir l'un de ses principaux centres de diffusion dans le monde arabe. Dès 630, la grande Mosquée de Sanaa est construite à l'ouest du Gumdan. Après la domination des Abbassides (8<sup>e</sup>-9<sup>e</sup> s.), qui voit l'érection d'un nouveau palais au nord de la ville, « l'imamat » Zaydite est fondé en 898. Il va marquer l'histoire de la ville et du pays jusqu'au 20<sup>e</sup> s. Mais c'est sous la dynastie des Rassoulides (13<sup>e</sup>-15<sup>e</sup>) que le Yémen connaît l'un de ses âges d'or les plus brillants. Sanaa subit ensuite plusieurs périodes d'occupation ottomane (1547-1636 et 1849-1918), jusqu'à la proclamation de son indépendance. Dans les années 1960, la ville est le théâtre d'affrontements violents, qui aboutissent à l'instauration d'une république. Devenue capitale du Yémen réunifié, en 1990, Sanaa, qui n'est électrifiée que depuis 1960, s'efforce désormais de maîtriser son entrée dans la modernité. La vieille ville, dont la population a diminué, compterait environ 30000 habitants.



**Maisons-tours et minarets**



**Urbanisme médiéval**



**Panoramique depuis le toit du Golden Daar**



**La porte du Yémen**



**Des souks éternels en plein devenir**



**Maçonnerie sanaanie**



**Une nuit à Sanaa**

## Maisons-tours et minarets

Inscrite sur la liste du patrimoine mondial par l'Unesco depuis 1994, la vieille ville de Sanaa constitue, selon l'organisation internationale, «l'exemple éminent d'un ensemble architectural homogène, dont la conception traduit une organisation de l'espace caractéristique des premiers siècles de l'islam...». A l'intérieur de ses murailles partiellement conservées, elle compte environ 5000 demeures, hautes de trois à dix étages en moyenne, certaines atteignant une trentaine de mètres. Les moyens manquent pour leur datation, à l'exception des variations stylistiques, comme la taille des fenêtres et l'emploi du vitrail, mais on estime que les plus anciennes auraient près de quatre cents ans. Une seule certitude, l'origine de cette architecture est bien antérieure à la période islamique. Depuis les années 1990, plusieurs hôtels ont investi la vieille ville et suivant l'exemple de certains Occidentaux qui ont rénové avec goût de splendides maisons abandonnées, certains Sanaanis découvrent le parti qu'ils peuvent en tirer, une fois adaptées aux exigences du confort moderne. Pour une maison de quatre étages rénovée, comptez 20 millions de rials (80000 euros).



Le très élégant minaret de la grande mosquée, en partie construite avec les pierres d'une cathédrale du 6e s.



Le mortier utilisé pour le contour des fenêtres et les extrémités des poutres dessine de subtiles arabesques.



En dépit des incursions de la modernité, Sanaa apparaît encore largement comme un décor médiéval.



Entre ombre et lumière, l'éternel jeu de contrastes des cités arabes.



Les fenêtres carrées s'harmonisent avec le décor traditionnel.



IncurSION de la campagne en pleine ville, les fameux jardins potagers où les Sanaanis cultivent maïs ou sorgho, appartiennent généralement aux mosquées.



Certains édifices de la vieille ville atteignent des hauteurs spectaculaires.

## Urbanisme médiéval

Le rez-de-chaussée est originellement réservé aux animaux, tandis que les étages intermédiaires servaient au stockage en silo (nourriture, graines, sorgho...). Au-dessus se trouve l'étage des femmes, avec les cuisines, quand elles ne sont pas à l'extérieur. Viennent ensuite les pièces d'habitation, en général des chambres communes. Réservé aux hommes, le mafraj, au dernier étage, est la pièce la plus lumineuse. C'est là notamment où se déroulent les « séances » de qat. La terrasse, où l'on fait sécher les céréales, les piments ou le linge, est également le théâtre d'une vie domestique. Elle sert parfois d'enclos pour les animaux. Certaines maisons possèdent deux escaliers intérieurs, l'un réservé à l'espace privé, pour que les femmes puissent circuler sans être vues des visiteurs masculins. Ce genre d'astuces, liées au mode de vie, est fréquent dans les demeures yéménites. Sur le modèle de la plupart des anciennes villes arabes, la répartition de l'espace repose sur une hiérarchie graduée du public au privé, qui se décline dans le plan de la ville autant que dans l'architecture des maisons. Volonté de gérer au mieux l'espace limité de la citadelle, besoin d'économiser au maximum les terres arables, souci de dispenser de l'ombre dans les rues... plusieurs facteurs expliquent le choix d'une architecture verticale. La présence d'un sol stable rend possible de telles constructions, qui sont réalisées sans fondation.



La capitale est tapie au milieu d'une cuvette de 80 km sur 20, à 2300 m d'altitude.



Des hauteurs, le plan de la ville se perd dans un réseau inextricable de rues.



Seule concession à la modernité, des citernes sur chaque toit, en attendant l'invasion des paraboles...





Le chaos de pierre et de mortier semble surgir au cœur d'un décor naturel minéral.



Véritable torrent à la saison des pluies, le wadi As-saila, totalement asséché le reste du temps, sert d'axe routier.



## Depuis l'hôtel Golden Daar en 360°



## La “porte du Yémen“

Construite pendant l'occupation ottomane, Bâb Al-Yaman, la porte du Yémen, est l'entrée sud de la vieille ville. Unique porte de l'enceinte ayant survécu à la Révolution de 1962, cet arche monumental est flanqué de deux tours crénelées massives. Sévèrement touchés par les combats de la guerre civile, les remparts ont été rénovés au cours des années 1990 avec le concours de la France.



La vue depuis les remparts au-dessus de la porte embrasse toute la place, notamment la mosquée al-Ridwan, à droite.



Passée la porte, le décor magique de la vieille ville surgit instantanément.



La rue Taïz, ou la ville moderne à l'assaut de Bâb Al-Yaman.



Ce moulin à sésame mû par un dromadaire produit environ trois litres d'huile par jour...



Sentir l'air du temps... une activité très prisée sur la place Bâb Al-Yaman.



L'usage de fermer la porte la nuit pour éviter les intrusions inopportunes, a depuis longtemps été abandonné.



## Des souks éternels en plein devenir



Régis par un code, le Qanûm de Sanaa, rédigé au début du 18e s. les souks de la vieille ville sont l'âme de la capitale yéménite. Depuis les années 1960, la vieille ville a souffert du départ de nombreux Sanaanis attirés par les appartements beaucoup plus fonctionnels des quartiers modernes. Elle reste un pôle économique actif, avec ses dizaines de souks et ses centaines de boutiques répartis sur 4,7 ha. Néanmoins, dans les années 1980, beaucoup de grands négociants, parmi lesquels les Watari, les Suneidar, les Ghamdan et les Alsan, se sont installés dans les nouveaux quartiers d'affaire, en même temps qu'ils troquaient le négoce des épices pour celui des pompes, des voitures, des parfums ou des tracteurs. En outre, certaines activités ont presque totalement disparu, comme le cuivre, tandis que d'autres se sont étendues, à l'instar du textile, des voiles. Ces dernières années, de très importants travaux de rénovation et de pavage des rues ont redonné vie à ce quartier, auquel les Sanaanis restent profondément attachés.



**Le caravansérail Samsara Al Nahass**



**Les souks depuis Al Nahass en 360°**



**Visages du souk**



**Made in Sanaa**

## Le caravanseraïl Samsara Al Nahass

Les souks de la vieille ville comptent une trentaine de caravansérais, (« samsara »), qui servaient autrefois d'auberge et de lieux de négoce ou d'entrepôts pour les marchands itinérants et leurs animaux. Lors de leur séjour temporaire, les commerçants étaient placés sous la responsabilité des chefs de souk. Depuis le développement de la ville moderne, au début des années 1980, les marchandises sont transportées dans des camions trop larges pour circuler dans le lassis de ruelles de la vieille ville. Les caravansérais ont ainsi perdu leur vocation au profit d'entrepôts situés à la périphérie, sur les grands axes de circulation. Certains tombent à l'abandon, deviennent de simples points de vente, ou sont réhabilités à des fins touristiques et culturelles. Le caravanséraïl du cuivre, ou Samsara Al Nahass, construit au 18e s., est un bel exemple de réhabilitation.



La cour intérieure, magnifiquement rénovée, abrite des boutiques.



La coursive du premier étage du caravanséraïl abrite un musée embryonnaire du textile.



Du toit, vue plongeante sur le quartier environnant !



Avec la barbe teinte au henné vous paraîtz vingt ans de moins...



Autre temps, autre couleur, en ce moment, le noir fait fureur...



Les collections donnent une toute petite idée de la variété des tenues féminines au Yémen.



L'ancien caravansérail du cuivre s'est reconverti dans la vente de bijoux.



## Les souks depuis le Caravanserail en 360°



## Visages du souk

Au carrefour de l'Arabie, de l'Abyssinie, de la Somalie, du Golfe et de l'océan Indien, le Yémen a toujours été une terre d'échanges, avant de connaître des années d'isolement, au 20e s. Situé depuis l'Antiquité sur les routes caravanières du désert, puis sur les voies maritimes entre l'Asie, l'Arabie et l'Afrique, le souk de Sana'a a été un lieu de brassage, où l'on rencontre tous les faciès imaginables.



Enfant du souk.



Les sacs en toiles de jute n'ont pas encore été remplacés par des sacs synthétiques.



Les hommes ont droit à de rares fantaisies vestimentaires, comme la jambiya et le keffieh palestinien.



... et pour les femmes, disons plutôt un discret ensemble noir.



La jambiya se porte dès le plus jeune âge.



Père et fils; la rue est avant tout une affaire d'hommes.

Sollicitude et curiosité à l'égard de l'étranger: le sens de l'accueil yéménite.



## Maçonnerie sanaanie

Pierre, brique, plâtre, albâtre, vitraux... les maçons Yéménites ont appris à utiliser au mieux une profusion de matériaux. La rareté du bois limite cependant la portée des poutres (environ 3 m), et donc celle des pièces. Les planchers sont constitués de grosses poutres portant des solives et un treillis de branchage recouvert de terre damée. Le sol ainsi formé offre une grande isolation thermique et acoustique. Les murs ont quant à eux généralement deux parements de pierres assez bien appareillées, avec un enduit. Dans les étages supérieurs, la pierre le cède à la brique. A l'intérieur, les murs sont enduits avec de la bouse de vache mélangée à de la paille. Les qualités d'étanchéité extraordinaires du mortier traditionnel, le qadad, constitué d'un agrégat de pierre basaltique très légère, rappellent le fameux pouzzolane, d'époque romaine. Selon le mot de l'archéologue Marylène Barret, « l'ornement crée du beau sur quelque chose de très simple et fonctionnel. Les Yéménites, même riches, préféreraient les matériaux et un décor simples. »



Des percées à volets en bois permettent la circulation de l'air et de la lumière. Quand ils sont fermés, les oculi d'albâtre et les petites ouvertures verticales de chaque côté de la fenêtre pallient ces besoins.



Les dimensions des pièces sont conditionnées par celle des poutres. Parfois, des arcs peuvent éventuellement contourner cette contrainte.



En raison de ses qualités de transparence, l'albâtre est le matériau idéal pour les fenêtres. La dimension maximale d'une dalle détermine celle de l'oculus.



Les gouttières traditionnelles, pour l'écoulement des pluies abondantes de la mousson, sont de plus en plus souvent remplacées par de vulgaires tubes en PVC.



Depuis l'époque ottomane, les fenêtres en albâtre ont tendance à disparaître au profit des vitraux.



## Une nuit à Sanaa



La vie nocturne n'est pas à proprement parler le point fort de la capitale yéménite, et les guides touristiques font d'ailleurs l'impasse sur cette rubrique. Toute distraction jugée délétère est totalement bannie, mais le promeneur est roi dans les ruelles désertées après la fermeture des souks. Les amoureux de Sanaa savent qu'à la nuit tombée une mutation s'opère dans la vieille ville, qui se pare de plus de mystères encore.



“Clair-obscur“



L'ordre des souks



Les souks : nocturne en 360°



Façonnage à toute heure

## “Clair-obscur“



Un lampadaire jette un halo diaphane sur la chaussée.



Parfois, des vitraux éclairés de l'intérieur jettent une note de couleur.



Mais l'éclairage public reste très sommaire.



Les rues de la vieille ville ne sont pavées que depuis les années 1990.



La pénombre accentue parfois le contraste du décor des façades.



Les murs extérieurs de la Grande mosquée.

L'accès de la Grande mosquée est interdit aux non-musulmans, qui doivent se contenter d'admirer ses minarets de l'extérieur.



## L'ordre des souks

Derniers instants d'activité dans le souk, la nuit est tombée depuis peu, et c'est l'heure de la dernière prière. Le martèlement des artisans et les cris des vendeurs se raréfient, scandés par le bruit métallique des grilles que l'on brutalement descendues. Dans l'ancien temps, un « cheikh de la nuit » veillait à l'ordre nocturne des ruelles.



Les rues du souk sont pavées depuis plusieurs années.



Les clients se font rares mais les marchands n'ont pas encore remballé leur marchandise.



Achats de dernière minute...



Les souks de Sanaa ont très peu subit l'influence du tourisme.



Et conservent leur caractère populaire.



Les ateliers des artisans ont des tailles minuscules.

Les plateaux de cuivre prennent des reflets d'or.





## Les souks de nuit en 360°



## Dans le djebel



L'Arabie heureuse, celle des vallées verdoyantes du plateau de Sana'a, prend sa source dans les hautes montagnes environnantes. A l'ouest de la capitale s'étire le djebel Thula. Plus au sud, entre Sana'a et la Tihama, se dresse le Haraz, un massif montagneux stratégique qui abrite le point culminant de la péninsule arabique, le Nabi Shu'ayb (3770 m). Place-forte des Sulayhides à partir du 11<sup>e</sup> s., il devient un bastion de la présence turque à partir du 18<sup>e</sup> s. De loin en loin apparaissent des nuées de villages de pierre accrochés à des pentes vertigineuses ou perchés sur des crêtes inaccessibles. Ces positions, autant que leur architecture défensive, les rendaient imprenables, mais elles ont également contribué à leur grand isolement.



**Autour de Manakha**



**Le village de Thula**



**Panoramique à Thula**



**Les montagnes d'Ismaël**



**Panorama en pays ismaélien**



**Le Palais du Rocher**

## Autour de Manakha



A environ 90 km à l'ouest de Sanaa, sur la route de Al Hudaydah, en bord de la mer Rouge, Manakha (80000 habitants) est la capitale économique du Haraz. Traditionnellement tournée vers le négoce du café cultivé dans les environs, sa vocation commerçante n'a fait que croître depuis la modernisation de la route par des ingénieurs chinois. Située en plein cœur du Haraz, une région extrêmement propice à la randonnée, elle mise également sur le tourisme. La beauté des villages forteresse environnant et la grâce sauvage de paysages sculptés dans la roche attirent en effet un nombre croissant d'amateurs du monde entier. L'été, les cultures en terrasse jettent une note de vert contrasté dans un paysage très aride le reste de l'année.



**Maisons d'Al Hajjara**



**Un parapentiste pas comme les autres**



**Les villageois de Manakha**

## Maisons d'Al Hajjara

A cinq kilomètres de Manakha, une piste à flanc de montagne permet de rejoindre le village d'Al Hajjara, posté sur un énorme piton rocheux. Sa citadelle fut bâtie au 12<sup>e</sup> s. par les souverains Sulayhides afin de leur servir de sanctuaire. Un quartier juif s'étendait autrefois aux pieds des remparts, mais au début des années 1950, il a été déserté par ses habitants qui ont gagné en masse Israël. Grâce à un financement européen, Al Hajjara bénéficiera bientôt d'un système d'adduction d'eau.



Dépourvues de fondations, les maisons d'Al Hajjara comptent parmi les plus hautes du Yémen.



Un détail de décoration en bois récupéré dans une maison juive.



Les maisons les plus simples affichent le même souci d'élégance.



Les lourdes et massives demeures de pierre plantées au milieu d'un décor naturel offrent une vision stupéfiante.



L'accès au village fortifié se fait par un escalier unique menant à une porte autrefois gardée la nuit.



Les motifs peints des fenêtres n'ont pas seulement une fonction décorative : ils sont censés conjurer le mauvais sort.

Les murs robustes des maisons semblent bâtis pour défier les siècles.



## Un parapentiste pas comme les autres

Nomanko Alarassy, 25 ans et père d'un garçon de deux ans, pratique le parapente depuis huit ans. Il s'inscrit dans le sillage de quelques pionniers, mais revendique une approche beaucoup plus sécurisée de ce sport. Nomanko est également un guide reconnu de randonnée à pieds ou en VTT, que ce soit en France ou dans les montagnes du Haraz. Son rêve : découvrir seul de nouvelles randonnées dans les montagnes du nord et les proposer ensuite en circuits aux agences de voyage.



Le point d'envol se trouve au bord d'un à pic spectaculaire, à la périphérie du village.



Le Haraz constitue un terrain de vol exceptionnel.



A condition d'éviter les obstacles les plus épineux.



Mais devant la levée de la brume, il faut reporter le vol à une autre fois...



Le tableau de chasse de Nomanko.



Voler au-dessus de Shibam, dans l'Hadramaout, un rêve de parapentiste.



## Ahmed et Ali

Francophone parfait, Ali (au centre) a appris la langue de Molière en accompagnant des touristes à travers le village, mais il parle aussi l'italien et l'anglais. Tout professionnel qu'il est, Ali préfère parfois oublier sa casquette de guide pour le simple plaisir de la rencontre avec un touriste de passage. Agé de 18 ans à peine, il est étudiant à l'université et souhaite perfectionner son français écrit au centre culturel de Sanaa, et rêve d'obtenir une bourse pour aller en France. En attendant, sa sœur n'ayant pas la place de le loger, il va lui falloir louer une chambre dans la capitale.



Ahmed nous invite à boire le thé chez lui, en compagnie de Ali.



Au rez-de-chaussée, un moulin multi-usage.



Une corde permet d'ouvrir la porte depuis les étages supérieurs, sans avoir à descendre.



Même aux champs, sous le soleil, le sharshaf est de rigueur.



Les touristes ne sont pas rares, mais ils suscitent toujours la curiosité.



Deux familles partagent souvent une même maison, desservie par deux escaliers.

Certaines femmes continuent à porter le costume coloré.



## Le village de Thula

Un candidat sérieux au titre de plus beau village du Yémen ! Situé à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de Sanaa, sa renommée lui a valu la visite du président François Mitterrand, en 1993. Ses maisons de pierre se serrent autour d'un éperon rocheux sur lequel est perchée la forteresse Husn Al-Ghurab. C'est là même que l'imam Mutahar Sharaf ad-Din, pourchassé par les Turcs, trouva refuge au 16e s. Malgré l'irruption du tourisme, qui bouleverse l'économie du village, les traditions se maintiennent.



Frises, oculus, vitraux et fenêtres en ogive décorent les élégantes, mais austères, façades de pierre.



Les maisons, en pierre de grès ocre, sont assemblées sans aucun mortier.



Abdullah, 73 ans, vendeur de chaussures et réparateur de narghilés, acquitte un loyer de 2000 rials par an.



Les boutiques de souvenirs et d'artisanat fleurissent...



... comme les vendeuses de bijoux sans bijoux.



Le goût du décor perdure malgré l'apparition des matériaux modernes.

Les falaises de pierre rose dominent le village.





## Panoramique à Thula



## Les montagnes d'Ismaël

A 8 km environ de Manakha, Al Hutayb est le haut-lieu des musulmans ismaéliens bohras du Yémen et d'ailleurs. Cette branche minoritaire de l'islam chiite, placée sous l'autorité de l'Aga Khan, occupe une place importante dans l'histoire du pays. Chassés par les Zaydites, ils trouvèrent refuge dans les hautes montagnes du Haraz. En 1902, cependant, l'imam vint les pourchasser et les persécuter jusque dans ce village. Chaque année, des milliers d'ismaéliens viennent en procession de tout le Yémen et même d'Inde et du Pakistan. Le village est alors fermé aux non-ismaéliens.

[www.dawoodi-bohras.com](http://www.dawoodi-bohras.com)  
[ismaili.net/mirrors/Ismaili](http://ismaili.net/mirrors/Ismaili)



Les cimes accrochent les derniers rayons rougeoyant du soleil.



Les fidèles vénèrent le mausolée du dai Hatim Al-Hamidi (12e s.).



Un chaos de montagnes cerne le village.



Plantée sur un rocher dominant le village, la petite mosquée de l'Aga Khan jouit d'un panorama extraordinaire.



## Panorama en pays ismaélien



## Le Palais du Rocher

L'ancien palais de l'imam Yahya, qui a régné en maître sur le Yémen du Nord de 1904 à son assassinat, en 1948, est certainement l'édifice le plus célèbre du pays. Bâti dans les années 1930, sur de très anciennes habitations troglodytes, il constitue en fait un inextricable lassis d'escaliers desservant des salles en alcôve et des niches plus ou moins grandes, creusées dans la roche. Le dénuement et la luminosité des pièces, qui jouissent d'une vue spectaculaire sur la vallée, évoquent plus un lieu de retraite qu'un palais.



Les architectes ont su habilement tirer le maximum de profit de la configuration du terrain.



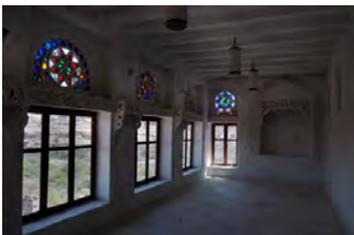
Un puits creusé dans la roche même permettait l'approvisionnement en eau.



La vallée de Wadi Dhar est particulièrement fertile.



Après la pénombre des escaliers, l'ensoleillement maximum des terrasses.



Tout l'art des vitraux yéménites.

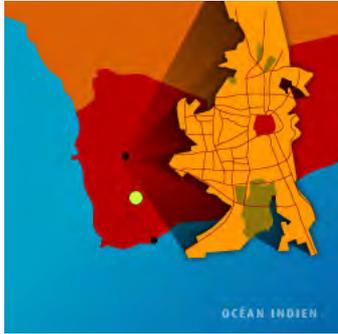


Une architecture surgie de la roche...



La célèbre façade sud, comme suspendue dans le vide.

## Du Nord au Sud



Les deux Yémen sont réunis depuis une quinzaine d'années, et rien ou presque de visible ne subsiste de l'ancienne séparation. Le tracé même de la frontière a totalement disparu, et l'on passe sans même s'en apercevoir de l'ancienne République arabe du Yémen (au Nord), à l'ancienne République populaire et démocratique du Yémen (au Sud) ! Dans les esprits en revanche, les destins séparés du Nord (colonisé par les Turcs, et profondément attaché à la tradition) et du Sud (colonisé par les Anglais et plus ouvert sur le monde au travers de son port, Aden) ont laissé des traces. A certains égards, et même si le paysage ne change guère, en passant du Nord au Sud, le voyageur a encore parfois l'impression de changer de pays.



**Check Point**



**Pierre et asphalte**



**Brèves rencontres**



**La mosquée Al-Abbas**

## Check Point

Si les routes du Yémen sont relativement sûres, elles le doivent essentiellement à la faiblesse du trafic, et non à l'état des véhicules ou à la conduite aventureuse de certains chauffeurs stimulés par une consommation immodérée de qat ! Rien à craindre, en revanche, d'une hypothétique attaque de bandits de grands chemins...



Les contrôles policiers sont fréquents mais ils ne concernent jamais la vitesse ou le taux d'alcoolémie du chauffeur...



Dès que l'on quitte la ville, pick-up, Jeep et 4x4 règnent en maîtres sur l'asphalte.



Circulez !



Même limité, le réseau est encore loin d'avoir atteint la saturation.



Il reste peu de traces de l'ancienne frontière entre le Nord et le Sud, qui passait en haut de ce col.



Certaines choses peuvent paraître évidentes... mais vont encore mieux en le disant.

Sur les grands axes, la qualité des routes yéménites s'avère satisfaisante.



## Pierre et asphalte

Circuler en voiture offre un excellent moyen de découvrir le Yémen, et ses villages de pierre perchés au sommet d'éperons rocheux ou lovés au creux de parois abruptes. Si les axes entre les principales villes (Sanaa, Aden, Taz, Al Hudaydah) s'avèrent relativement convenables, le Yémen le doit en grande partie à l'aide apportée par la République populaire de Chine dans les années 1960. Mais, la plupart du temps, le mauvais état du réseau routier reste l'un des principaux obstacles au développement, en particulier dans les régions rurales des hauts plateaux. Nombre de villages restent totalement inaccessibles par la route, ou ne bénéficient que d'une piste, et souffrent d'un grand isolement.



Les villages de pierre se fondent dans leur environnement, comme s'ils étaient camouflés.



Paysage de pierre.



L'aridité du paysage est toute relative car la région de Sanaa est considérée comme l'une des plus verdoyantes de la péninsule arabique.



Relais routier sur la route de Sanaa à Aden.



Pendant la mousson, ce terrain rocailleux se transforme en torrent.



Les premiers pas de la publicité au Yémen...

... appliqués à la propagande électorale. Dans ce pays où l'analphabétisme touche encore 50% de la population, les partis politiques s'identifient par des symboles.



## Brèves rencontres

Avec l'extension du domaine routier et la réunification, les Yéménites redécouvrent une tradition de mobilité oubliée depuis le temps des caravanes. Parcourir le Yémen, c'est cumuler des instantanés de vie à l'occasion d'une pause café au bord de l'asphalte, c'est descendre des hauts plateaux du Nord, traversés de vallées profondes, aux plaines côtières arides du sud, c'est passer du peuple des montagnes à celui des pêcheurs...



En attente d'un prochain départ.



Brève pause-déjeuner, entre Sanaa et Manakha.



Ils sont beaux, mais ils sont trop chers... l'affaire ne sera pas conclue.



« Café bouillu, pas foutu ! »



Deux compagnons de route.



Autour de Taz, les visites de touristes restent rares.

Le Yémen compte plusieurs dizaines de milliers de réfugiés somaliens.



## La mosquée Al-Abbas

Récompensée en 2004 par le très prestigieux prix Aga Khan, qui couronne chaque année la plus belle réalisation, ou réhabilitation, architecturale musulmane, la restauration de la mosquée Al-Abbas a été dirigée par l'archéologue française Marylène Barret, sous l'autorité et avec le support financier du ministère des Affaires étrangères français. Construit à la fin de l'époque Sulayhite (1125), l'édifice se dresse à une quarantaine de kilomètres au sud de Sanaa, à l'emplacement d'un temple pré-islamique. Outre son plan carré, très particulier, son plafond en bois d'origine est une merveille de l'art islamique.

[www.akdn.org/agency/akaa/ninthcycle/page\\_02txt.htm](http://www.akdn.org/agency/akaa/ninthcycle/page_02txt.htm)



Le plan carré très particulier de la mosquée n'est pas sans évoquer celui de la Kaaba de La Mecque.



Le mihrab, qui donne aux fidèles la direction de La Mecque.



Le plafond à caissons contraste avec la sobriété du décor extérieur.



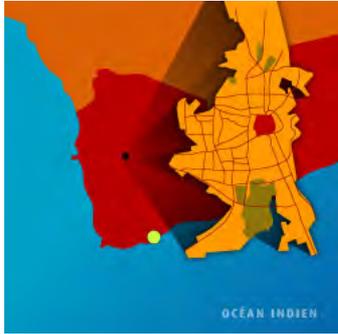
L'édifice se dresse en pleine nature, au beau milieu de nulle part.



Marylène Barret en compagnie du maçon en chef du chantier.



## Aden



A quoi tient une légende ? Pour Aden, la réponse est claire : la mémoire des écrivains passés par ici, comme Rimbaud ou Nizan, le souvenir d'une escale mythique dans les grandes traversées entre l'Europe et l'Asie, enfin, une réputation sulfureuse datée des années 1950-60, lorsque Aden était, dit-on, l'une des trois villes arabes où l'on « s'amusait », avec Le Caire et Beyrouth.

Bien antérieure à l'arrivée des Anglais au 19e s., la tradition portuaire et commerçante d'Aden remonte à l'antiquité. Marco Polo, au 14e s., et Vasco de Gama, au 15e s., y firent escale. Située au débouché des routes caravanières de la péninsule arabique, à la croisée des voies maritimes entre la Méditerranée, l'Inde et l'Afrique, la ville jouit en outre d'un emplacement admirable, grâce à sa vaste baie protégée. Au 19e s., sous la bannière anglaise, Aden s'adapte à la navigation à vapeur puis, au 20e s., à l'explosion de l'économie pétrolière. Rattachée administrativement à Bombay, la ville voit sa population passer de 500 habitants en 1839, à 35000 en 1881, et 500000 aujourd'hui ! Dans les années 1960, elle s'affirme ainsi comme le quatrième port pétrolier du monde. Près de 7000 navires y mouillent chaque année. Mais la fermeture du canal de Suez – qui dérouta les voies marchandes entre 1967 et 1975 –, le départ des Anglais (1967), la fin de l'aide soviétique et la perte du statut de capitale lors de la réunification (1990), contribuent à son déclin. Décrétée capitale d'hiver et capitale économique du Yémen, Aden mise plus que jamais sur son port pour sortir de sa douce torpeur.



**Steamer Point**



**Rimbaud, une saison au Crater**



**Les citernes de Tawila**



**Les citernes en 360°**



**Nourriture adénies**



**Mordus de poisson**



**Dans les rues d'Aden**



**Sirah**

## Steamer Point



Aden cherche aujourd'hui à regagner sa position perdue face à la concurrence de ports comme Dubaï et Salalah (Oman)... Le projet de revitaliser sa vocation de plaque tournante entre l'Europe et l'Asie a pris forme avec l'inauguration de la première phase du Terminal pour Conteneurs d'Aden (ACT), en 1999. Le port offre une capacité annuelle de 500000 TEU's (Ton Equivalent Units), et deux porte-containers peuvent manœuvrer le long des 700 mètres de quai. Etendu sur 35 hectares, le chantier naval offre quant à lui une capacité de 10.000 TEU's. A Maala, le volume de containers transbordés a été multiplié par dix entre 1994 et 1998. Mais l'attentat terroriste contre le destroyer américain USS Cole (2000), dans le port même, et celui contre le pétrolier français Limburg (2002) au large des côtes, ont terni un temps son image.

[www.portofaden.com/](http://www.portofaden.com/)



**Une escale de l'empire britannique**



**Nuits d' Aden**



**So British**

## Une escale de l'empire britannique

Londres – Bombay via Aden... il flotte un air de nostalgie poignante le long des quais du débarcadère de Steamer Point. Le lieu semble ne s'être jamais remis de la perte de sa splendeur passée. Plus de voyageurs en goguette profitant de l'escale pour se dégourdir les jambes et arpenter les boutiques détaxées, évaporé cet air du large qu'ils apportaient avec eux. La petite foule des marins, des officiers ou des fonctionnaires anglais et des marchands indiens voguant entre Londres, Marseille, Suez, Calcutta, Saïgon et Sydney a depuis longtemps déserté les lieux.



Le souvenir de l'attentat perpétré contre l'USS Cole reste très présent, mais le port d'Aden offre un intérêt stratégique.



Boutre ou tanker, deux façons d'appréhender la mer.



Image d'Inde, d'Afrique ou d'Arabie ?



Les installations portuaires ont été récemment rénovées.



De nouveaux quais ont été construits dans le quartier de Maala au début des années 1980.



Les installations de Maala vues depuis la route suspendue.



La baie vue depuis l'hôtel Aden, avec à droite, la pointe de l'île du Travail, ancienne île aux Esclaves.

## Nuits d'Aden

A Tawahi, l'ancien quartier anglais en retrait du débarcadère, les fonctionnaires britanniques et les coopérants soviétiques ont cédé la place à la classe moyenne adénite. L'animation dure toute la journée jusqu'à la nuit tombée, et l'on vient ici fort tard acheter des produits frais ou deviser avec des voisins.



La nuit tombe sur le débarcadère.



Jeux de rues, conversations sous le lampadaire, dernières courses... ambiance de quartier à Tawahi.



Balcons en moucharabieh : une touche d'architecture orientale.



Commerce sous les arcades pour emplettes de dernière minute.



Un t-shirt de bon ton.



Il fait trois kilos, je vous le mets quand même ?



## So British

1839 – 1967 : cent trente-sept années de présence anglaise ont laissé des empreintes profondes à Aden, mais celles-ci sont plus visibles dans les esprits et les mentalités que dans les murs. La ville a la réputation d'être la plus occidentale du Yémen, la plus ouverte sur l'extérieur... et la seule où il est possible de s'encanailler dans quelques boîtes de nuit d'hôtel, et d'y trouver de l'alcool. Les Anglais en firent une escale essentielle entre l'Europe et leur empire des Indes et Aden a conservé de ce passé une âme cosmopolite, frottée aux cultures africaine, arabe, asiatique et occidentale. Quant aux vestiges architecturaux, les combats de la guerre civile de 1994 n'ont pas été tendres avec l'ancienne capitale du Yémen du Sud, qui conserve peu de monuments emblématiques de son passé. Reste l'atmosphère un rien « british » du quartier de Tawahi.



Les carcasses rouillées des vieilles anglaises encomrent encore les rues d'Aden.



Yéménites et Anglais partagent une même passion pour le thé.



En attente de courrier.



Aden prend parfois des petits airs de Cuba oriental.



Cette vieille anglaise n'a probablement pas roulé depuis 1967...

Certains Adenis ont la nostalgie de la présence anglaise.



Certains symboles d'une société de consommation à l'occidentale, jusqu'au luxe suisse, subsistent, malgré le temps qui passe.



## Rimbaud, une saison au Crater

Le nom d'Aden résonne avec mélancolie aux oreilles des amoureux de Rimbaud. L'auteur d'Une Saison en enfer a vécu ici une partie de sa vie d'aventurier. Débarqué à Aden en 1880, Rimbaud est engagé par la maison Mazeran, spécialisée dans le commerce de peaux et de café. Les années suivantes, il séjourne en Ethiopie, où il s'essaye au trafic d'armes avec l'empereur Ménélik II. Entre 1880 et 1891, Rimbaud fait de fréquents séjours à Aden où, pourtant, il s'ennuie : «...c'est un roc sans un brin d'herbe ni une goutte d'eau bonne : on boit de l'eau de mer distillée. La chaleur y est excessive et tout est très cher. » Dans les années 1990, la maison où le poète aurait vécu a été rénovée, et transformée en centre culturel, mais le projet a fait long feu et l'édifice abrite désormais un hôtel au nom étrange : Rambow... A sa suite, Paul Nizan, Henri Monfreid, Joseph Kessel et d'autres écrivains succomberont à l'envoûtement de la cité. Aujourd'hui, le quartier de Crater reste le plus coloré d'Aden.



La façade de l'hôtel où aurait vécu Rimbaud.



Le souvenir du poète français ballotté par des références anglo-saxonnes plus contemporaines...



Le cratère du volcan éteint surgit presque au détour de chaque rue.



Deux conceptions de la mode...



Une mosquée moderne, ou la rencontre des styles en terre adénite.



Dans la fournaise de Crater, quartier populaire et chatoyant.



Rue Saila, l'artère la plus vivante de Crater, avec son animation bon enfant.

## Les citernes de Tawila

Probablement bâties au 1er siècle de notre ère, les citernes de Tawila, servirent jusqu'au 16e s. à pourvoir Aden en eau douce. Aujourd'hui désaffectées, elles furent mises au jour en 1854 par le lieutenant anglais Lambert. Destinées à collecter dans d'immenses bassins les eaux de pluies arrosant le volcan Shamsan, leur contenance est d'environ un million d'hectolitres. Du fait des changements climatiques et de la baisse des précipitations, les bassins sont vides depuis longtemps, et ont perdu leur fonction. Un système de canalisation permettait autrefois de rejeter le trop plein à la mer.



Souvenir de l'époque coloniale.



Les 18 citernes étaient reliées par des canalisations.



Les citernes ont été restaurées à la suite des pluies diluviennes de 1993.



Les citernes, un classique des sorties scolaires.



Le sentier ne permet pas de visiter tout le site.

## Les citernes en 360°



## Nourritures adénies

Pas de quoi s'émouvoir en matière culinaire au Yémen, mais les produits sont frais (mouton, poulet, poissons, crustacés), les épices et les légumes, variés (tomates, fèves, riz, haricots, safran, cumin, poivre) et les pains, savoureux. Dans les restaurants, l'ambiance est généralement très affairée, l'idée de s'attabler quelques heures autour d'une bonne table étant totalement étrangère aux Yéménites. Bizarrement, les repas se concluent rarement par un café.



Poisson frais - sauce piment, le mohkbazat sayd, un must à Aden.



Caisse et caissier ne font qu'un...



Chaud devant !



A l'heure d'affluence, au restaurant Al Wafa, on trouve toujours le temps pour une petite photo.



Savoureuses galettes de mullawa en préparation.



Serveur sur le qui-vive.

Le salta, une spécialité du Nord, à base de piment, de poulet, de bœuf, et de pomme de terre, et saupoudrée de fenugrec, servie avec de la soupe et du pain.



## Mordus de poisson

Thon, requin, perroquet, daurade, espadon, carangue, crevette, langouste... les eaux du Yémen regorgent de poissons. Aden est le principal port de pêche du pays et accueille, depuis 1983, le Centre de recherche et de ressources marines. La pêche reste encore largement artisanale, mais le pays compte 131 bateaux équipés pour la pêche industrielle, répartis à peu près pour moitié entre la mer Rouge et l'océan Indien. Avec la création de la zone franche et la mise en service d'un port-conteneur, la pêche constitue l'un des principaux atouts économique d'Aden pour l'avenir.



La petite crique des pêcheurs aux pieds de la presqu'île de Sirah a autrefois servi de refuge aux corsaires de l'océan Indien.



C'est le milieu de l'après-midi, les premières embarcations commencent à revenir de la pêche.



Le soir venu, les prises du jour sont vendues à même le trottoir.



Thon ou crevette ?



A mille lieux des hauts plateaux yéménites, la tenue des Adénis évoque la proximité de l'océan Indien et de l'Asie.



La chemise à carreaux, très tendance en ce moment à Aden.

Des établissements se proposent de préparer les poissons préalablement achetés par les clients directement aux pêcheurs.



## Dans les rues d'Aden

L'ancienne capitale du Sud occupe un site singulier et morcelé, entre mer et volcan, et qui la rend très difficile à appréhender de premier abord. Lorsque Vasco de Gama y fit escale en 1497, Aden était une île. Aujourd'hui, le visiteur arrivant par la route découvre d'abord le quartier moderne de Khormaksar, dans l'isthme qui relie la presqu'île à la terre. C'est là que les Anglais avaient installé la plus grande base aérienne de l'océan Indien. Comme son nom l'indique, Crater, le quartier historique d'Aden, se situe au cœur même d'un volcan depuis longtemps éteint. La crique, à l'ombre du mont Shamsan (560 m), constitue un remarquable abris naturel pour les bateaux.



Les exécutions publiques ont encore cours à Aden, et se déroulent devant cet arche.



Héritage de la colonisation anglaise et de la période socialiste, l'architecture moderniste d'Aden n'a pas grand chose à voir avec celle de Sanaa.



Gold Mohur, au sud de la péninsule : la plus belle plage d'Aden est aussi la plus tranquille.



Le décor minéral d'Aden, à la sortie du tunnel de Gold Mohur.



Une partie de la péninsule sert de base militaire.



Fierté du pays à l'époque de leur construction, ces bâtiments à l'architecture austère accueillait des employés.



De grandes avenues relient les différents quartiers éclatés de la ville.

## Sirah

La presqu'île de Sirah, à la pointe est de Crater, était autrefois une île. C'est ici même que les Anglais prirent pied au Yémen, en 1839, point de départ d'une occupation de près de 130 ans. Au sommet se dresse une citadelle d'époque turque, toujours usitée par l'armée yéménite, ce qui en interdit l'accès aux visiteurs. Jusqu'en 1994, la presqu'île abritait, chose rare au Yémen, une brasserie où l'on fabriquait la fameuse bière Seera. Détruite par les islamistes en 1994, l'usine a été reconvertie en fabrique de glace.



A Aden, le port du voile n'est pas systématique, et ne s'impose guère aux jeunes filles.



Les effets du terrible tsunami parti de Sumatra (décembre 2004), à 7000 km, ont été ressentis sur les côtes yéménites.



La crique des pêcheurs vue depuis la pointe de la presqu'île.



Le président Salih possède à Aden une résidence d'hiver située de l'autre côté de la crique.



Terrasse creusée dans la roche avec vue sur la mer : le lieu rêvé pour qater...



Baignade interdite.



Les façades délavées des vieux édifices en béton sont de merveilleux capteurs de lumière.



# Ressources

## Tourisme

**La maison du Yémen**

**Les objectifs de La Maison du Yémen sont de contribuer au développement des échanges culturels et fraternels entre la France (et l'Occident) et le Yémen, le monde arabe et les pays limitrophes...**

[freehost25.websamba.com/yemen/](http://freehost25.websamba.com/yemen/)

**Yémen, au pays de la reine de Saba.**

**Présentation du Yémen : histoire, culture, tourisme, ressources.**

[yemen.chez.tiscali.fr/](http://yemen.chez.tiscali.fr/)

## Patrimoine, histoire, société

**Le Centre Français d'Archéologie et de Sciences Sociales de Sanaa a pour vocation de coordonner les travaux d'équipes françaises, yéménites ou étrangères, en sciences humaines, sociales et en archéologie sur le Yémen et les pays limitrophes.**

[www.univ-aix.fr/cefass/](http://www.univ-aix.fr/cefass/)

**Consacrées à la péninsule Arabique et à la Corne de l'Afrique, les Chroniques yéménites sont une revue annuelle en langue française et arabe, éditée depuis 1993 par le Centre français d'archéologie et de sciences sociales de Sanaa.**

[cy.revues.org/index.html](http://cy.revues.org/index.html)

**Un site pour avoir une connaissance générale du Yémen tant d'un point de vue historique que géographique, sociologique et linguistique, architectural, botanique, etc...**

[perso.wanadoo.fr/yemen-atouts/](http://perso.wanadoo.fr/yemen-atouts/)

## Informations, généralités

**Yemen Times Online.**

**Toute l'actualité du Yémen en langue anglaise.**

[yementimes.com/index.shtml](http://yementimes.com/index.shtml)

**Portail Internet du Yémen en langue anglaise.**

[arab.net/yemen/index.html](http://arab.net/yemen/index.html)

**Sanaa.net.**

**Portail internet de Sanaa en langue anglaise.**

[www.sanaa.net/](http://www.sanaa.net/)

**Fiche pratique sur le Yémen par l'Institut du Monde Arabe.**

[www.imarabe.org/perm/mondearabe/pays/docs/yemen.html](http://www.imarabe.org/perm/mondearabe/pays/docs/yemen.html)

## Divers

**Le site du Centre Culturel de Sanaa.**

**Le site présente les activités du Centre Culturel ainsi que sa médiathèque récemment agrandie et propose des ressources utiles sur le Yémen et la France.**

[www.ccclsanaa.com/](http://www.ccclsanaa.com/)

**Le récent site des réfugiés somaliens au Yémen.**

**Une communauté poussée hors de ses frontières par la guerre civile et qui trouve au Yémen un relatif havre de paix.**

[www.somalirefugeesinyemen.com/](http://www.somalirefugeesinyemen.com/)

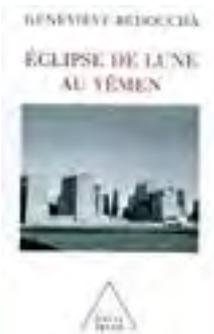
Bibliographie établie par ITINERAIRES

La librairie des voyages

60 rue Saint Honoré, 75001 Paris

tel: 01 42 36 12 63 Fax : 01 42 33 92 00 [www.itineraires.com/](http://www.itineraires.com/)

## Essais



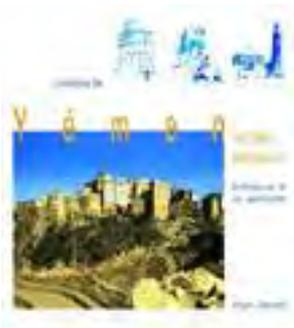
### Eclipse de lune au Yémen - G. Bédoucha - Odile Jacob

Femme et ethnologue, G. Bédoucha relate comment, dans les années 80, elle a travaillé sur les sociétés rurales du Yémen intérieur : approche sur le terrain d'une société tribale des hauts plateaux du Nord, contacts avec les habitants et avec une société arabe et musulmane, fermée mais curieuse et hospitalière, rapports entre les hommes et les femmes, etc.



### Yémen contemporain - collectif - Karthala

Seule république de la péninsule arabique, le Yémen en est, avec 16 millions d'habitants, le pays le plus peuplé. Son unification en 1990 a accru son importance politique et stratégique. Cet ouvrage permet de situer l'originalité du Yémen dans la région et offre une synthèse des données les plus récentes et de nouveaux cadres pour l'analyse du changement social, économique et politique.



### Yémen l'art des bâtisseurs / J-M Bel / Amyris-Servedit

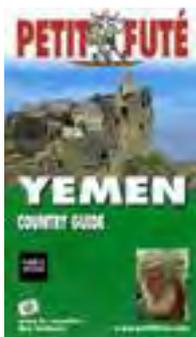
Une étude détaillée et documentée, région par région, de l'architecture yéménite, avec ses particularités adaptées à l'environnement naturel.



### **La médecine de l'âme / J. Lambert / Société d'Ethnologie**

Le plaisir musical dans la tradition citadine classique du Yémen par le chant de Sanaa. Accompagné d'un CD.

## **Guides**



### **Yémen Petit Futé - Collectif - Nlle Ed. Université**

Le dernier né des guides pratiques sur la destination.



### **Grand guide du Yémen - collectif - Gallimard (en réimp.)**

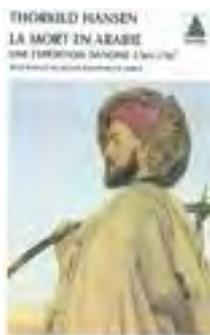
Trois grandes parties dans ce guide du Yémen : histoire et société, itinéraires et informations pratiques

## **Récit - Roman**



### **Contrebandier de la Mer Rouge - E. Hansen - Payot**

Plongée profonde dans un Yémen encore très fermé (on est en 1988) où un petit peuple retif déploie un rare génie pour survivre. Une peinture drôle et intéressante de la vie quotidienne.



### **La mort en Arabie, une expédition danoise 1761-1767 - Th Hansen - Actes-Sud**

L'expédition, en 1761, de cinq Européens vers le Yémen, restituée deux siècles plus tard dans un récit de quête, d'espérance et de mort.  
Fortune Carrée / J. Kessel



### **Le lépreux - H. de Monfreid - Graset**

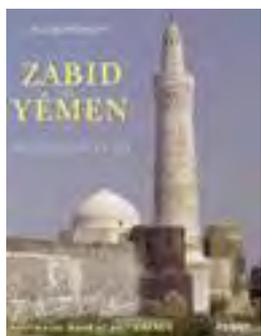
Au coeur du Yémen se noue une étrange histoire d'amour, une passion entre une femme et deux hommes. Récit de l'un des plus dramatiques souvenirs de l'auteur lors de ses voyages.

## **Beaux livres**



### **Yemen ciel et Terre - P. et M. Maréchaux - Hazan**

Présente la diversité des reliefs et des paysages yéménites, ainsi que les différents modes de vie de la population, à travers des vues aériennes, des photographies d'architecture et des portraits de Yéménites. Les photographies sont classées par grands thèmes : l'eau, la vie quotidienne, les métiers, l'habitat, le façonnage des paysages par l'homme, l'alimentation, la pratique religieuse.



### **Zabid au Yemen, archeologie du vivant - P. Bonenfant - Edisud**

Inventaire architectural et artistique des habitations de Zabîd, ville du Yémen, avant 1991, année de changements urbains, qui explique les raisons de son inscription au patrimoine mondial de l'Unesco. Présente son rôle d'ancienne capitale de la Tihâma, l'organisation de l'espace domestique, les matériaux et la symbolique de la demeure et les liens entre architecture civile et histoire sociale.

## Aden : Port mythique au Yémen - José-Marie Bel - Amyris

Illustrations, gravures anciennes et photographies récentes d'Aden prises par José-Marie Bel.

